

## LA DRÔLE DE MAISON DE M. CLAQUE

Il serait fastidieux de décrire l'acharnement avec lequel M. Claque avait travaillé pour faire de sa petite maison le havre de confort et de tranquillité qu'elle était devenue aujourd'hui. Il suffira de dire que depuis que les derniers aménagements y avaient été apportés, il régnait au n°7 de la Rue des Marnières une atmosphère de vacances perpétuelles, qui faisait de M. Claque le propriétaire le plus fier et le plus heureux de son quartier.

Ainsi, durant le mois d'août où débute notre histoire, M. Claque avait pris des habitudes très arrêtées. Sitôt rentré de son travail, il commençait par se délasser en parcourant quelques longueurs de piscine. Accompagné de son épouse, il buvait ensuite un rafraîchissement sur sa terrasse, protégé des rayons encore chauds du soleil par un store électrique à commande vocale. M. et Mme Claque mettaient alors le repas à mijoter sur le piano de cuisson cinq feux, prenaient une douche dans leur salle de bain à l'italienne, puis rejoignaient leurs enfants dans le salon, où, tous ensemble, ils dînaient en regardant les Jeux Olympiques sur leur téléviseur à écran plat. Comble du raffinement, il arrivait même que M. Claque et son épouse, une fois les enfants couchés, terminent la soirée dans le jacuzzi, laissant aux puissants jets orientables le soin de leur masser les orteils tandis qu'ils sirotaient une petite coupe de champagne rosé, ou une tasse de ce merveilleux café que leur préparait le percolateur de qualité professionnelle installé dans la cuisine.

Certains voisins – des aigris probablement – estimaient qu'une telle profusion de luxe et de confort devait nécessairement cacher quelque malhonnêteté. Mais ces ragots n'atteignaient pas M. Claque. M. Claque était un homme droit, intègre, qui avait toujours travaillé très dur. Il savait exactement ce qu'il lui en avait coûté de s'aménager une si agréable tanière, et il avait coutume de dire qu'il se remboursait maintenant en bien-être toutes ces années d'économies où il avait sacrifié vacances et loisirs.

M. Claque, on l'aura compris, aimait beaucoup sa maison. Il l'avait toujours entretenue avec soin, lui avait toujours porté la même attention qu'il portait à sa femme et à ses trois enfants, et de son propre aveu, sa maison lui avait toujours parfaitement rendu ses égards. C'est pourquoi, lorsque les événements singuliers que nous allons relater survinrent, M. Claque ne s'expliqua pas ce qui avait pu pousser sa maison à

changer aussi radicalement de caractère, et, disons-le franchement, à devenir aussi insolente.

Tout commença un dimanche, le 07 août, très précisément à 03h34 du matin.

M. Claque était étendu aux côtés de son épouse, sur son matelas à mémoire de forme, épaisseur 54 cm, largeur 160 cm. À une telle heure, naturellement, M. Claque dormait, comme n'importe qui aurait dormi à sa place – encore que l'expression « à sa place » fût en l'occurrence fort mal choisie, car M. Claque n'était pas le genre d'homme avec qui l'on peut négocier le côté du lit. Passons. Il était donc 03h34 ce dimanche matin, et c'est à cet instant précis qu'il y eut un premier bruit. Un bruit bizarre, comme de la musique, qui réveilla brutalement M. Claque. Cela ressemblait à une fanfare, qui se serait mise à jouer en plein milieu d'un morceau. Il y avait aussi des gens qui parlaient une langue étrangère, peut-être du brésilien, enfin, du portugais, et tout cela paraissait venir de la rue, juste de l'autre côté du jardin. C'est en tout cas ce que M. Claque pensa dans un premier temps, mais tout cela demeurait assez confus, car M. Claque était encore tout endormi, les paupières lourdes du barbecue à gaz auquel il rêvait avant que la musique ne vienne le tirer de ses songes. Cependant, comme les minutes passaient, comme le bruit persistait, et comme la fanfare paraissait s'être installée pour de bon dans le jardin, devant la porte-fenêtre du salon, M. Claque qui ne pouvait pas se rendormir en arriva à la conclusion que tout ce pataquès, en définitive, provenait peut-être de son propre intérieur.

Il passa un peignoir, chaussa ses pantoufles, et, tâchant de ne pas déranger Mme Claque, quitta la chambre conjugale sur la pointe des pieds. Depuis le couloir, M. Claque aperçut tout de suite une lumière, diffuse, blafarde, qui vacillait dans le salon. Cela l'intrigua beaucoup. M. Claque était un homme minutieux, économe. Il ne laissait jamais une lampe allumée sans que ce fût nécessaire, et faisait même tous les soirs, pour s'assurer de ne pas gâcher l'électricité, une dernière ronde avant de rejoindre Mme Claque dans leur lit en 160. Il y avait donc dans cette lumière qui tremblotait au salon quelque chose de tout à fait anormal, pour ne pas dire inquiétant. Le rythme cardiaque de M. Claque s'accéléra. Il sentit une boule se former à l'intérieur de sa gorge. Précautionneusement, il entrouvrit la porte de la chambre des enfants ; devina leur respiration régulière derrière la fanfare et les chants brésiliens ; ne sut pas trop s'il devait s'en réjouir ou s'en inquiéter. Car si les enfants étaient là, si Mme Claque était là, alors *qui* était au salon, au milieu de cette lumière blafarde et de ces chants en

portugais ? La boule grossit à l'intérieur de sa gorge. À pas de loup, M. Claque avança dans le couloir, descendit les deux marches qui marquaient en quelque sorte l'entrée du séjour-cathédrale. Et c'est là qu'il le vit. Le téléviseur à écran plat. Allumé. Qui rediffusait la cérémonie d'ouverture des Jeux Olympiques.

Un frisson parcourut l'échine de M. Claque.

Quelqu'un était là. M. Claque ne le voyait pas, mais il ne pouvait pas en être autrement. Il devait forcément y avoir quelqu'un, un étranger, venu dans le salon regarder les Jeux Olympiques. Cela commençait comme un de ces horribles polars qu'affectionnait Mme Claque, où des tueurs en série adoptaient pour signaler leur meurtres imminents des rituels dont la banalité les rendait plus effrayants encore.

M. Claque n'était pas un poltron, mais, reconnaissons-le, il n'était pas exactement intrépide non plus. Surtout, M. Claque n'avait jamais suivi la formation « Quel comportement adopter lorsque vous estimez probable qu'un tueur en série soit en train de regarder la télévision dans votre domicile ? ». Il fit donc ce qu'il put, et ce qu'il put se limita à :

1. Remonter le col de son peignoir pour se rendre invisible
2. Tâcher de placer le tueur dans une situation imprévue. Ces gens-là, c'est connu, suivent des modes opératoires très précis, réglés comme du papier à musique. M. Claque fit le raisonnement que s'il poussait le tueur hors de sa zone de confort, en le confrontant à un événement qui le sortît de son schéma habituel, le tueur paniquerait, perdrait tous ses repères, et, c'était mécanique, s'enfuirait sans prendre le risque de commettre un meurtre mal préparé. M. Claque tâcha donc de placer le tueur dans une situation imprévue et, pour ce faire, opta pour la solution suivante : il changea de chaîne. Bon. On fait ce qu'on peut.

Dans son dos, une voix ensommeillée le fit sursauter.

- Qu'est-ce que tu fais ?

C'était Mme Claque. D'un geste empressé, M. Claque voulut lui faire comprendre qu'elle devait retourner se coucher, qu'il y avait un tueur tapi dans la maison, qu'elle était en danger, qu'elle devait parler moins fort, et qu'il maîtrisait la situation, mais cela faisait beaucoup de messages à faire passer en peu de mouvements, si bien que M. Claque s'embrouillant dans sa signalétique exécuta finalement un genre d'arabesque

dont la traduction aurait à peu près donné : « Retourne les tapis dans le danger moins fort de la situation ». Ce n'était pas facile à décoder. Mme Claque alluma la lumière.

- Tu regardes les dessins animés ?

M. Claque remarqua qu'il avait effectivement zappé sur la chaîne des enfants. Ce devait être un réflexe. Son cerveau avait dû assimiler ce lever impromptu à un matin normal, et il avait machinalement amorcé la routine habituelle, celle où les enfants avalaient leur bol de céréales en regardant la télévision. Mais M. Claque, lui, ne regardait pas la télévision. Il regardait dans son salon, il regardait dans sa cuisine à l'américaine, et par-delà la cuisine vers la véranda où se trouvait le jacuzzi. Il ne vit néanmoins aucune trace d'un serial killer. Cela le rassura. De fait, si un serial killer s'était en cet instant trouvé dans la maison, il est probable qu'une fois la lumière allumée, il se serait soit enfui, soit jeté sur le couple Claque pour supprimer deux témoins embarrassants. Or, il ne se passa absolument rien. Seuls venaient perturber la tranquillité de cette nuit du mois d'août les stridences des personnages animés criant à l'écran, et les ondes courtes émanant du visage de Mme. Claque, qui regardait son mari la bouche grande ouverte et les yeux inexpressifs.

Perplexe, M. Claque finit par éteindre la télévision. Il posa la télécommande sur l'accoudoir du canapé, lança un dernier regard à l'intérieur de sa maison, puis coupa la lumière, et retourna dans la chambre en prenant Mme Claque par la main.

M. Claque était cependant tout tourneboulé par cet épisode. Il mit du temps à retrouver le sommeil. Et c'est justement au moment où il commençait enfin à se rendormir qu'un nouveau bruit éclata dans la maison. Celui-là, M. Claque le reconnut sans erreur. C'était le jacuzzi qui s'était mis en route. On entendait le moteur, la turbine qui aspirait l'air, et le bouillonnement de l'eau sous la bâche rigide.

- Qu'est-ce qui se passe ? demanda Mme Claque qui s'était elle aussi réveillée.

M. Claque sentit une sueur glacée lui couler le long de l'échine.

- Chut ! ordonna-t-il à Mme Claque. Je crois qu'il y a un terroriste qui est en train de prendre un jacuzzi dans la véranda.

- Hein ? fit Mme Claque – ce qui dans une certaine mesure était la réaction la plus naturelle à l'information qu'elle venait de recevoir.

M. Claque se glissa hors du lit, rechaussa ses pantoufles, et, prenant cette fois-ci la précaution de s'armer – d'un soliflore en liège ; encore une fois : on fait ce qu'on peut – il

se faufila de nouveau dans le couloir. Une vision d'horreur, la pire vision à laquelle un père pût être soumis, le saisit aussitôt.

M. et Mme Claque avaient trois enfants, de 11, 7, et 3 ans. L'état civil les connaissait sous les noms de Thierry, Vincent, et Lucie, mais dans le clan Claque ainsi que son entourage proche, on désignait le plus souvent ces trois Claque-ci sous l'appellation de Grand Claque, Petit Claque, et Claquette.

Or donc, M. Claque en se faufilant dans le couloir devina au loin la silhouette de l'un de ses enfants qui, probablement réveillé lui aussi par tout ce raffut, se dirigeait vers le jacuzzi. M. Claque ignorait s'il s'agissait du Grand ou du Petit- ce n'était pas Claquette, en tout cas – mais quelque Claque que ce fût, il s'exposait à un danger terrible, qui arracha à M. Claque un gémissement horrifié, ainsi que le début d'un sprint qui s'acheva prématurément lorsque M. Claque emporté par son élan rata les deux marches qui marquaient en quelque sorte l'entrée du séjour-cathédrale, et s'étala sur le canapé. De façon inattendue, cela eut pour effet connexe de rallumer la télévision, la tête de M. Claque ayant sans doute trouvé le moyen d'aller taper l'accoudoir, pile où était déposée la télécommande. Mais M. Claque prit à peine le temps de s'en occuper. Tout juste reposa-t-il rapidement la télécommande à sa place, sur l'accoudoir, puis il ramassa son soliflore de combat, reprit sa course et se précipita vers Petit Claque, qu'il avait cette fois reconnu, et qui n'était plus qu'à quelques pas du jacuzzi.

- Qu'est-ce qui se passe ? cria presque Petit Claque quand il vit son père se ruer sur lui, un éclat démentiel imprimé dans les yeux.

- Éloigne-toi de là ! Vite ! dit M. Claque en faisant barrage de son bras.

Sidéré, Petit Claque recula d'un pas. Puis, par le mince filet de lumière qui filtrait des stores électriques entrouverts, il vit son père se mettre à faire le tour du jacuzzi, avec d'infinies précautions. Il marchait accroupi, tout doucement, s'arrêtait à chaque angle, prenait alors une grande inspiration en levant les yeux au ciel, puis se lançait à l'assaut du côté suivant. Pour une raison ou une autre, il brandissait par-dessus sa tête la télécommande du téléviseur, et Petit Claque en tira la conclusion malheureuse que c'était Grand Claque qui avait raison depuis le début : leurs parents étaient complètement siphonnés.

L'inspection de M. Claque ne donna rien. Il n'y avait personne autour du jacuzzi, il n'y avait personne dedans non plus – M. Claque avait bien vérifié sous la bâche rigide. La raison pour laquelle ce machin s'était mis en marche demeurait un mystère. Il poussa

un soupir dépité. Pour un peu, M. Claque aurait préféré tomber nez-à-nez avec un assassin. Au moins, les choses auraient eu une explication. Il éteignit le jacuzzi, puis reprit le chemin de la chambre à coucher.

Comme il traversait le salon, cependant, M. Claque tomba sur Grand Claque, Petit Claque et Claquette qui étaient alignés en rang d'oignons sur le canapé, les yeux hagards, et qui regardaient les dessins animés en mangeant un bol de céréales. Mme Claque était là aussi, qui disposait une rose dans le soliflore abandonné sur l'accoudoir.

- Mais qu'est-ce que vous fabriquez là, tous ? demanda M. Claque. Ce n'est pas l'heure d'arranger la maison, et ce n'est pas l'heure de prendre le petit-déjeuner !

Il fut aussitôt contredit par le percolateur de la cuisine, qui ne trouva pas de meilleur moment pour se mettre en route. Il n'y avait aucune raison que cela se produisît, car il n'était pas même encore quatre heures du matin. Pourtant, toute la maisonnée s'emplit de son grognement sonore, et M. Claque eut toutes les peines du monde à convaincre sa famille qu'il était vraiment trop tôt pour démarrer la journée.

- Vous n'avez qu'à regarder dehors, insista-t-il. Il fait encore tout noir !

Ce fut cette fois l'éclairage de la terrasse qui, spontanément, s'alluma. Une chaude lumière encadra la fenêtre, là où le store avait été laissé entrouvert pour rafraîchir la maisonnée, et l'on eût réellement dit que, dehors, le jour commençait à se lever. M. Claque, lui, était déjà levé depuis un bon moment, et il commençait sérieusement à s'agacer. Il voulut ouvrir les stores, en grand, pour que tout le monde voie bien à quel point il faisait nuit noire. Mais il ne trouva plus la télécommande, et il lui fut impossible d'écarter ces maudits stores du moindre centimètre.

M. Claque respira profondément. Puisqu'il ne pouvait pas leur montrer la nuit, il allait convaincre sa famille en leur montrant l'heure affichée sur le piano de cuisson. Il n'y aurait plus de débat possible. Mais pour une raison ou une autre, le four de droite – le vertical, celui que M. Claque avait toujours trouvé plus pernicieux que les autres – le four de droite, donc, venait semble-t-il de s'auto-programmer pour une cuisson de seize heures, et il n'y avait plus moyen d'afficher sur le cadran de la petite horloge autre chose que le compte-à-rebours qui égrenait lentement le temps restant : 15 :59, 15 :58, 15 :57...

À partir de cet instant, M. Claque perdit de sa cohérence. Pour prouver à sa famille qu'il n'était pas l'heure qu'ils croyaient, il n'eût pas encore été trop compliqué, par exemple, d'aller ouvrir la porte de la maison et de laisser entrer la nuit ; ou de leur

montrer l'heure sur son téléphone portable. Au lieu de cela, M. Claque choisit de se servir une tasse de café noir, qu'il but à la table de la cuisine, en mâchonnant une tartine de pain dur et en feuilletant le journal de la veille. Il se rendit ensuite à la salle de bains, se brossa les dents, se rasa, prit une douche, s'habilla, mit ses chaussures. Il était exactement 05h16 quand il rejoignit le salon. Sur le canapé, Mme Claque, Grand Claque, Petit Claque et Claquette s'étaient rendormis devant la télévision, la tête rejetée en arrière et la bouche grande ouverte. M. Claque soupira. Qu'est-ce que c'était encore que ces gens qui n'étaient pas du matin ?

J'aimerais vous dire que plus tard dans la journée, les choses étaient à peu près rentrées dans l'ordre. Mais il n'en est rien. S'il s'était d'emblée avéré impossible de raisonner le four pernicieux, qui affichait toujours plus de onze heures de cuisson restantes, on avait au moins pensé, l'espace d'un instant, que le percolateur et la télévision avaient été maîtrisés, que le jacuzzi ne bullait plus, et que les lumières de la terrasse avaient fini par s'éteindre. Malheureusement, tout avait repris presque aussitôt que la famille Claque avait cru y mettre un terme. Pire : à mesure que le jour se levait, d'autres appareils s'étaient joints à cette pagaille, si bien que la maison Claque s'était peu à peu emplie d'une agitation frénétique, où tous les appareils fonctionnaient en même temps, sans qu'on puisse rien y faire.

À défaut de mieux, M. Claque avait fini par se résoudre à descendre au sous-sol, pour couper le courant. Mais, chose totalement inexplicable, cela n'avait été d'aucune utilité. Même privés d'électricité, tous les appareils électroménagers des Claque continuaient de vivre leur vie, s'allumant et s'éteignant à leur guise, comme mûs par une forme de magie nouvelle.

La seule satisfaction que M. Claque tirait de cette matinée, en réalité, était d'avoir enfin réussi à débloquer les stores. Après plusieurs heures de ce qui ressemblait à une grève sauvage, ceux-ci s'étaient ouverts sur un soleil radieux, ainsi que sur le visage – beaucoup moins radieux – de Mme Rabouille.

Mme Rabouille était la voisine de M. Claque. M. Claque ne l'aimait pas beaucoup, celle-là. C'était une bonne femme aigrie, célibataire, aux coiffures impossibles et à l'expression constamment pincée, qui se plaignait sans cesse de tout et de rien, en ayant toujours l'air d'insinuer que ce qui lui arrivait était entièrement la faute de l'un ou l'autre de ses Claque de voisins. M. Claque la supportait sans rien dire, prenant son mal en patience

364 jours par an, et sa revanche le 365<sup>ème</sup>, lors du G-BEC – le Grand Barbecue Estival des Claque - qui avait lieu tous les 14 juillet, à midi. Cette année, par exemple, M. Claque s'était arrangé pour que le morceau de poulet de Mme Rabouille soit copieusement arrosé de sauce salsa extra-forte, puis il avait interverti son verre de rosé avec une piquette qu'il lui réservait depuis des mois. Il en riait encore, quand il y pensait, et c'est d'ailleurs en se remémorant ce souvenir qu'il parvint à prendre un air émerveillé devant le visage de pierre tombale de sa voisine.

- Mme Rabouille ! Quelle bonne surprise !

- Claque, dit sèchement la Rabouille, en jetant un œil suspicieux à l'agitation insensée qui semblait régner chez ses voisins. Qu'est-ce que vous avez encore fichu, cette fois ?

Pendant un instant, M. Claque songea que Mme Rabouille avait peut-être été importunée, elle aussi, par la fanfare brésilienne qui s'était mise à jouer dans le salon en plein milieu de la nuit. Mais il ne dit rien. Mme Rabouille était parfaitement capable de s'inventer ses propres récriminations. Il était inutile de lui en suggérer d'autres, auxquelles elle n'avait peut-être pas pensé.

- Il n'y a plus rien qui fonctionne dans ma maison, annonça-t-elle.

- Alors ça, c'est étonnant ! dit M. Claque. Figurez-vous que chez moi, c'est le contraire. Tout fonctionne pour ainsi dire trop bien.

Pour une fois, M. Claque lui avait parlé sincèrement, sans chercher à se montrer désobligeant. C'est pourtant tout l'effet que sa réponse fit à Mme Rabouille.

- Vous ne pouvez pas vous empêcher de narguer les autres, hein ? Il faut toujours que vous la rameniez, avec votre bicoque de millionnaire !

- Non, je vous assure, ce n'est pas ce que j'ai voulu dire... Mais il s'est passé cette nuit des choses...

- Ne me racontez pas votre vie, Claque, je n'en ai rien à faire. Ce que je veux, c'est que vous m'expliquiez pourquoi mon poste de radio ne peut plus s'allumer, et ni mon grille-pain, et ni mon aspirateur, et pourquoi il n'y a plus que de l'eau froide dans ma douche, et pourquoi ma brosse lisseuse n'arrive plus à chauffer...

Ce dernier point, songea M. Claque, expliquait la tête de Mme Rabouille, et cette impression bizarre qu'elle dissimulait une pieuvre sous ses cheveux. Elle termina de dresser la liste des choses qui ne marchaient plus chez elle, et M. Claque suggéra :

- Eh bien, je ne sais pas... Avez-vous essayé de voir si le disjoncteur n'avait pas sauté ?



Mme Rabouille se figea. M. Claque eut le sentiment que sa cervelle de vipère aigrie était en plein effort, à la recherche d'une réplique cinglante qui ne venait pas. Il vit sa paupière gauche tressauter trois ou quatre fois, puis la Rabouille finit par lâcher :

- Vous vous croyez toujours plus malin que les autres, hein ?

Ce qui ne l'empêcha pas de tourner les talons, et de filer chez elle vérifier l'état de son disjoncteur.

Petit Claque avait regardé la vieille sorcière disparaître, comme happée par la haie sinistre de son jardin où ne poussaient que des plantes aux noms impossibles à retenir. Il était fort inquiet. La veille, depuis le toit du garage, il avait mis en service tout une escadrille d'avions en papier, que le vent avait eu la mauvaise idée de précipiter du mauvais côté de la frontière, et il craignait à présent que la chancelière Rabouille ne fût venue déclarer la guerre à la fière nation Claque. Mais son père se montra on ne peut plus rassurant.

- Vous ne devinerez jamais ! dit-il en pénétrant dans le salon. Cette hyène de Mme Rabouille est si insupportable que même sa maison finit par péter les plombs !

Son bon mot lui arracha un rire enroué – ou peut-être était-ce encore la sonnette qui s'était activée de son propre chef.

- Qu'est-ce qui se passe ? voulut savoir Mme Claque.

- Exactement ce que je dis, dit M. Claque. La Rabouille a fait sauter les plombs. Il n'y a plus rien qui marche. Mais au lieu de commencer par aller voir le disjoncteur, elle préfère venir nous accuser, comme toujours.

M. Claque avait à peine terminé sa phrase qu'il fit un large bond, en poussant une espèce de cri apeuré, qui n'était pas sans rappeler le piaillage d'un poussin juste né. Le visage congestionné de Mme Rabouille venait d'apparaître à la porte-fenêtre. Comme pétrifié, M. Claque la regarda asséner trois coups de son doigt crochu sur la vitre.

- Mme Rabouille... Que me vaut à nouveau le plaisir... ? dit-il en serrant les dents d'un côté, et en entrouvrant la porte-fenêtre de l'autre.

- Ce n'est pas le disjoncteur, déclara la vieille fille de but en blanc. Et il n'y a pas de panne de courant dans le quartier. J'ai vérifié. Alors dites-moi ce que vous avez fabriqué. Je sais que c'est vous !

À cet instant, et alors qu'elle s'était tenue tranquille depuis une bonne demi-heure, la chaîne stéréo des Claque se mit en marche toute seule, et diffusa dans toute la maison, à

plein volume, une chanson assez salée où il était question d'une Daniela, et de tout ce qu'il était possible de faire avec elle. Mme Rabouille, qui s'appelait précisément Danièle, le prit très mal.

- Vous vous trouvez spirituel ? grinça-t-elle tandis que Mme Claque, mortifiée, tâchait de poser ses mains sur toutes les oreilles de la progéniture Claque à la fois. Éteignez-moi ça tout de suite !

- Mais je ne peux pas !

- Vous ne pouvez pas ? Alors celle-là c'est la meilleure ! Le grand ingénieur, que dis-je ? Le *cerveau du quartier* n'est pas capable d'éteindre la radio chez lui !

- Je pourrais essayer, admit M. Claque. Mais il est plus que probable qu'elle se rallumerait toute seule, quasiment aussitôt.

- Laissez-moi vous poser une question, Claque : vous me prenez vraiment pour une imbécile ?

M. Claque n'avait aucun talent de comédien. Il préféra éluder la question.

- C'est un malentendu, s'excusa-t-il tandis que les cris de *Daniela-la-la-la-la-la-la* résonnaient de plus belle dans le salon. Un simple malentendu... (Et M. Claque aurait en cet instant bien apprécié que Mme Rabouille fût malentendante, justement, mais elle n'était pas tout à fait assez vieille encore pour cela.) Une illustration parmi d'autres de ce que j'essayais de vous dire tout à l'heure... Les appareils électriques de ma maison... Ils ont depuis cette nuit une drôle de tendance à... l'autonomie.

- Je ne comprends rien à votre charabia, dit Mme Rabouille.

En s'entendant exposer son problème, M. Claque convint qu'il aurait lui-même eu du mal à comprendre ce qu'il racontait s'il avait été son propre interlocuteur. Il reprit donc ses explications, en tâchant d'être plus clair, et en détaillant par le menu la liste de tous les objets qui s'étaient spontanément mis en route chez lui depuis quelques heures.

Ce fut une longue énumération.

C'est que, depuis le dernier épisode que nous avons relaté (celui du four pernicieux), il y avait aussi le lave-linge qui s'était lancé bille en tête dans une série de courtes sessions d'essorage, à vide, d'environ cinq minutes chacune, et espacées les unes des autres de plus ou moins un quart d'heure ; il y avait aussi le congélateur, qui avait décidé d'enclencher la puissance maximale et emplissait à présent le petit débarras où il se trouvait de son grognement incessant ; il y avait encore le lampadaire du salon qui se prenait pour un sémaphore ; l'ordinateur de la chambre des enfants qui tenait plus que

jamais à faire défiler toutes les photos de son disque dur en un interminable diaporama ; le sèche-serviettes de la salle de bain qui s'était mis à chauffer si fort qu'il régnait désormais dans la pièce une atmosphère tropicale.

Mais ce n'était pas tout. Ces étrangetés ne se limitaient pas aux seuls appareils branchés sur le secteur. Non, même ceux qui fonctionnaient à piles ou à batterie avaient été frappés de cette curieuse maladie. Les lampes torches éclairaient l'intérieur des tiroirs ; la console de jeux de Grand Claque s'était allumée d'elle-même dans son étui, ce qui avait nécessité de considérables recherches avant de comprendre d'où venait cette mélodie lancinante et étouffée, ponctuée de petits cris stridents et de grands bruits d'explosion ; le plus regrettable restait néanmoins le comportement déplorable du téléphone portable de Mme Claque, qui n'avait rien trouvé de plus astucieux à faire que d'envoyer des SMS sans queue ni tête à tous les contacts de son répertoire – ce qui au grand dam de Mme Claque incluait de nombreux collègues de bureau, y compris certains de ses supérieurs hiérarchiques.

M. Claque n'omit aucun détail, aucune des tentatives qu'il avait faites pour éteindre tous ces appareils, et qui, presque toutes, s'étaient terminées par un échec à plus ou moins court terme. Mme Rabouille, contre toute attente, ne l'interrompit jamais, et lorsque M. Claque eut terminé son exposé, on eût presque dit qu'elle avait été frappée d'une humanité nouvelle, comme si un semblant de commisération avait fini par trouver son chemin sous l'écorce dure de son cœur desséché. Elle regarda M. Claque, la tête penchée et la bouche arrondie, et dit d'une toute petite voix :

- Quelle terrible, terrible histoire ! (Elle se tourna vers les enfants Claque.) Mes pauvres petits... Comme je vous plains... Ça ne doit pas être facile pour vous... d'avoir un père aussi pathétiquement et diaboliquement mythomane ! explosa-t-elle soudain.

Elle était brusquement revenue à M. Claque, qu'elle regardait à présent avec des yeux injectés de sang, et sur la bouche un rictus qui rappelait désagréablement à M. Claque ceux des cannibales, dans les films d'aventure en noir et blanc que lui projetait son grand-père quand il était enfant.

- Parce que c'est tout ce que vous êtes, Claque ! Un menteur ! Un menteur éhonté ! Une sale pourriture d'affabulateur ! Je vais vous dire ce qu'il faudrait faire des bonimenteurs de votre espèce. Il faudrait les pendre à un crochet, et leur couper les...

Manque de chance, le reste du programme de Mme Rabouille fut couvert par l'alarme, qui s'était subitement mise à hurler dans toute la maison. Et c'est de fort mauvaise

humeur, passablement décoiffée, et en psalmodiant des menaces inaudibles, qu'elle quitta les lieux.

On pourrait expliquer le soudain accès de rage de Mme Rabouille par un traumatisme personnel, une ancienne affaire de cœur terminée dans le mensonge et dans les larmes, qui aurait fait de cette femme autrefois ordinaire et plutôt coquette, une vieille fille aujourd'hui méchante et outrageusement maquillée. On pourrait. On ne le fera pas.

On pourrait également se demander par quel mécanisme étrange, dans les années qui suivirent, l'influence de Mme Rabouille dans le voisinage se mit à croître proportionnellement à sa méchanceté; analyser du point de vue sociologique les facteurs qui donnèrent à la Mme Rabouille aigrie et désabusée plus d'assurance et de persuasion qu'en avait jamais eues sa version ingénue, éprise d'un homme qui n'était pas fait pour elle. Tout cela aussi, on pourrait se le demander. On ne le fera pas non plus.

On retiendra donc simplement que Mme Rabouille était une femme devenue aussi influente que méchante - en un mot : manipulatrice. Si l'on ajoute à cela qu'elle découvrit rapidement que le reste du voisinage, dans un rayon de quarante mètres, se retrouvait depuis le matin confronté aux mêmes problèmes domestiques qu'elle, on ne s'étonnera pas qu'il lui suffît d'à peine une heure pour rassembler devant la porte des Claque une file de citoyens en colère, prêts à obtenir vengeance auprès d'un coupable tout désigné.

Il y avait là six familles : les Robert, les Da Silva, les Leminoux, les Girard, les Balloy, et la Rabouille.

L'argument était toujours le même. Les voisins de M. Claque se plaignaient que plus rien ne fonctionnait chez eux, alors que sa maison à lui débordait d'activité, et qu'elle avait pour ainsi dire de l'énergie à revendre. Si l'on s'en remettait à l'implacable principe des vases communicants, la situation était on ne peut plus simple : ce qui disparaissait chez les uns finissait chez les Claque, auxquels il était alors aimablement demandé (enfin... plus ou moins aimablement) de restituer l'énergie qui n'était pas la leur.

La question consistant à savoir de quelle façon les Claque avaient réussi à détourner toute cette énergie pour leur propre compte n'était pas encore tout à fait résolue. On ne comprenait pas bien, en particulier, comment il leur aurait été possible, en tout juste une nuit, de détraquer toutes les batteries de tous les appareils portables du voisinage. On ne comprenait pas non plus comment M. Claque avait pu se débrouiller pour que les

cuisinières des Girard et des Balloy, qui fonctionnaient sur bouteilles, tombassent en panne simultanément, ni le profit que lui-même aurait pu en tirer, étant donné que le piano de cuisson des Claque était entièrement électrique. En revanche, pour ce qui était des appareils branchés sur le secteur, il était assez simple d'imaginer que M. Claque soit allé trifouillé le réseau du quartier, et ait en quelque sorte piraté les lignes haute tension à son avantage. L'idée était de Mme Rabouille. C'était même plus qu'une idée : c'était une conviction, qu'elle était prête à étayer d'un avis d'expert chevronné.

- M. Da Silva, vous qui travaillez dans le bâtiment, vous me confirmez que ce serait possible, n'est-ce pas ?

- Je suis professeur d'histoire, avait rétorqué M. Da Silva.

Ah... Professeur d'histoire, évidemment, ça n'était pas tout à fait la même chose qu'électricien... Mais comme M. Da Silva était portugais... enfin... il était bien portugais, au moins ?

- En réalité, je suis né à Anvers. En Belgique. Mes parents y habitent toujours. Mais mes grands-parents, eux, étaient de Lisbonne.

Bon... Des grands-parents lisboètes, ça ferait l'affaire. Nous disions donc : Comme M. Da Silva était ce qu'on avait de plus portugais sous la main, et que *de facto* cela faisait de lui le membre de l'assemblée le plus qualifié pour tout ce qui concernait la fabrication d'une maison, de la maçonnerie à l'isolation, en passant par la plomberie et l'électricité, on prit son avis de professeur d'histoire pour avis d'expert électricien agréé. Il suggéra que oui, il était peut-être possible de détourner l'électricité...

- *Peut-être ?* Vous êtes certain que vous ne voulez pas plutôt dire *assurément* ?

Il suggéra que oui, il était assurément possible de détourner l'électricité d'une maison vers une autre, qu'il suffisait de se brancher sur le compteur du voisin, ou quelque chose comme ça, et alors Mme Rabouille exulta :

- Ah ! Qu'est-ce que je vous disais ! C'est vous, Claque, c'est vous qui êtes à l'origine de toute cette situation. Je le dis depuis le début !

Il ne fut pas difficile à M. Claque de démontrer qu'il n'avait rien branché, sur aucun compteur électrique que ce fût. Mais il était trop tard. L'idée avait fait son chemin. Par ailleurs, l'expert électricien avait bien précisé « *ou quelque chose comme ça* », ce qui signifiait que M. Claque pouvait tant qu'il voulait démontrer qu'il n'avait pas détourné les compteurs électriques, cela ne suffisait en rien à prouver son innocence.

Il faut ajouter aussi que durant tout cet épisode, la maison des Claque ne se montra pas très coopérative, et ne fit rien pour calmer l'excitation des voisins. Car plus M. Claque tâchait d'expliquer que ce n'était pas sa faute si le voisinage se retrouvait privé d'électricité, plus la maison se faisait un devoir de gâcher, sous les yeux de tous, toute celle qu'elle semblait avoir en excès. Les lampes s'allumaient et s'éteignaient sans cesse, la télévision changeait de chaîne à toute vitesse, la radio hurlait, les radiateurs et la climatisation se mettaient en marche à tour de rôle. Il y eut même l'arrosage automatique qui se déclencha, au moment exact où Mme Rabouille, qui n'avait plus fumé depuis au moins vingt minutes, avait décidé d'aller s'en griller une vite fait dans le jardin. Il va sans dire que cela provoqua sa fureur, et que, entraînant le voisinage à sa suite, elle promit qu'elle reviendrait, avec la presse, avec la police, avec des avocats, avec aussi une coiffure plus présentable, et que tout cela se terminerait très mal pour les Claque.

Les avocats ne vinrent pas. La police non plus. Je ne parle même pas de la coiffure de Mme Rabouille. La presse, en revanche, ne mit pas une semaine à faire son apparition, sous les traits d'une jeune femme élégante, qui portait un tailleur pied-de-poule, des escarpins vertigineux, du gloss rose à paillettes, des cheveux châtons tirés en arrière, et des lunettes à montures épaisses qui prétendaient à beaucoup plus d'intelligence que ce que leur propriétaire serait jamais en mesure de développer. Son nom était Sarah Cunningham. Enfin c'est ainsi qu'elle se présenta, mais M. Claque la soupçonna tout de suite de s'être choisi ce faux nom à la gomme, et cet accent anglo-saxon de pacotille, pour se donner des airs. Elle était bien le genre de fille artificielle à se prendre pour une héroïne de série télé, tiens, à s'imaginer qu'il y avait quelque part une caméra braquée sur elle en permanence, et que sa vie était une suite d'aventures qui passionnaient la terre entière. Elle s'installa à la table de la terrasse, face à M. Claque, sous le store électrique qui n'arrêtait pas d'aller et venir.

- Alors, commença-t-elle en déposant devant elle un vieux magnétophone de poche. Votre maison pompe le courant de tout le quartier, c'est cela ?

- Non, ce n'est pas cela du tout, la corrigea tout de suite M. Claque. Et à votre place, je n'utiliserais pas ce genre d'appareil. Il va sûrement se mettre à rembobiner, ou à éjecter la cassette, ou à faire n'importe quoi. Il vaut mieux que vous preniez vos notes sur un calepin, simplement avec un stylo.

Depuis cinq jours maintenant que la situation durait, M. Claque était devenu capable d'anticiper les réactions de sa maison. Pas toutes, bien sûr, mais il savait au moins reconnaître les pièges qu'il était facile d'éviter. La journaliste parut ne pas le croire, mais elle ne tenait pas à le vexer non plus – en tout cas, pas dès le début de l'interview. Aussi remballa-t-elle son magnétophone et, avec un sourire que M. Claque eut du mal à interpréter – un mélange de condescendance et de défi – elle sortit à la place un petit carnet, et un stylo exagérément gros qui ne devait pas faciliter la prise de notes.

- Donc d'après vous, ce n'est pas votre maison qui pompe le courant des autres ? Alors ça c'est étonnant, parce que c'est pourtant ce que m'a déclaré... Voyons, comment s'appelle-t-elle, déjà... ?

- Mme Rabouille ?

- Oui, that's it. Mme Rabouille.

M. Claque poussa un soupir las.

- Eh bien Mme Rabouille se trompe. Depuis trois jours, il y a trois électriciens qui sont venus. Des gaziers aussi. EDF a envoyé deux techniciens, puis un ingénieur. Tous ont ausculté ma maison, la maison de Mme Rabouille, la maison de tous les voisins. Aucun d'entre eux n'a compris. Ils n'ont pas d'explication. Ils ne savent pas ce qui se passe. Tout ce qu'ils peuvent dire avec certitude, c'est que ma maison ne pirate ni le courant, ni le gaz, ni rien du tout chez les autres.

Pendant quelques secondes, le gros, gros stylo de Sarah Cunningham courut péniblement sur le petit, petit carnet, puis :

- Mais peut-être qu'ils ont manqué quelque chose ? Peut-être que c'est Mme Rabouille qui a raison quand même ?

- Écoutez, Mme Cunningham... Mme Rabouille est esthéticienne. Elle est incapable de changer une ampoule sans appeler à l'aide. Je le sais, c'est à chaque fois moi qui m'y colle. Alors je ne crois pas que son avis soit très pertinent en ce qui concerne notre problème. En tout cas, moins que celui des techniciens qui sont venus chez moi, et qui travaillent dans l'électricité depuis plus de trente ans pour certains.

Pour une raison ou une autre, la journaliste parut ne pas du tout apprécier la remarque de M. Claque. Elle fronça les sourcils, griffonna méchamment quelque chose sur son carnet, puis demanda avec une condescendance des plus horripilantes :

- Vous n'avez jamais vu Erin Brokovitch, je suppose ? Eh bien c'est une femme comme votre Mme Rabouille, exactement pareille, qui se bat toute seule contre une armée de so-called experts. Et au final, c'est elle qui a raison. Et elle gagne.

Quoi qu'en pensât Sarah Cunningham, M. Claque avait vu le film. Il l'avait même plutôt aimé. Mais il trouvait le résumé de la journaliste très expéditif, et surtout, il trouvait que Mme Rabouille ne ressemblait pas, mais alors pas du tout, à Julia Roberts. Sarah Cunningham, cependant, avait déjà changé de sujet.

- Depuis combien de temps habitez-vous à Muzay ?

- J'ai acheté ma maison il y a 11 ans, peu avant la naissance de Grand Claque. Enfin, la naissance de Thierry, je veux dire. Notre premier fils.

- Et jusqu'à dimanche dernier, vous n'aviez jamais eu ce genre de prob... Oh my god !

Un homme nu, le bas-ventre seulement recouvert d'une serviette, venait de pénétrer dans le jardin. D'un pas pressé, il se dirigea vers un petit cabanon bancal qui jouxtait la piscine.

- Ne faites pas attention à lui, dit M. Claque. C'est Balloy. Un voisin. Il vient se doucher.

- Vos voisins se douchent chez vous ?

- Il n'y a plus d'eau chaude chez eux. Alors je leur prête la douche de la piscine, oui.

- J'espère que vous notez ça, lança la voix de M. Balloy, sarcastique, depuis le cabanon. Le Claque nous autorise à utiliser la luxueuse douche de sa piscine. Rendez-vous compte : une eau à 24°C !

- Espèce d'ingrat ! lui renvoya M. Claque par-dessus la piscine. Je vous dépanne gratuitement depuis trois jours, et vous, vous trouvez le moyen de vous plaindre. Et dire que je vous ai aménagé des murs, pour que vous puissiez avoir un peu d'intimité.

- Parce que vous appelez ça des murs, vous ? Quatre planches récupérées à la déchetterie, assemblées n'importe comment ? Il n'y a même pas de toit !

- Et alors, vous croyez que quelqu'un ici va se donner la peine d'escalader tout ça pour vous voir à poil, peut-être ?

- Ce n'est pas la question, dit M. Balloy. Mais s'il pleut ?

M. Claque commençait à perdre patience.

- Vous m'emmerdez, Balloy ! D'abord, il ne pleut pas. Et deuxièmement, qu'est-ce que ça pourrait bien vous faire, si vous êtes déjà sous la douche ? Vous avez peur de vous mouiller ?



Sarah Cunningham sourit. Elle avait observé l'échange sans dire un mot. M. Claque vit simplement qu'elle notait tout sur son carnet. « *Se douchent à l'eau froide entre quatre planches de tôle aménagées par le voisin.* » M. Claque, qui pouvait se montrer très à cheval sur le français, se demanda s'il était correct de dire des « planches de tôle ». Son impression était plutôt que le terme de « planche » était réservé au bois.

- Comment votre famille réagit-elle à ces événements ?

Ah. Le gros morceau. M. Claque soupira, posa les mains à plat sur la table, et commença à décrire ce qu'était devenue sa vie depuis cinq jours. Comment Mme Claque, Grand Claque, Petit Claque et Claquette affrontaient la situation. Mais il y eut alors un bourdonnement, une sorte de fourmillement qui se propagea dans les doigts de M. Claque, et jusque dans ses coudes. La table vibrait. Ou plus exactement : quelque chose sur la table vibrait, comme un téléphone portable. M. Claque leva les yeux, et il vit alors Sarah Cunningham, qui avait viré au rouge pivoine, et qui attrapait précipitamment son gros stylo tout vibrionnant pour le fourrer dans son sac à main. M. Claque l'observa, interdit, luttant contre le fou rire qu'il sentait monter en lui, et contre l'envie presque irrépressible de demander à ce qu'on lui montrât encore une fois ce stylo, dont il comprenait enfin pourquoi il avait été choisi si énorme. Il se fit un long silence embarrassé, à peine troublé par le bourdonnement sourd qui montait du sac de la journaliste. Alors, pour détendre l'atmosphère, M. Claque finit par demander :

- Vous ne répondez pas ?

Mais Sarah Cunningham ne sembla pas du tout apprécier sa plaisanterie. Et M. Claque eut l'impression désastreuse que le reste de l'interview allait beaucoup pâtir de sa mauvaise humeur.

### ***L'inexplicable coup de pompe de Muzay***

*Dans la commune de Muzay se joue depuis quelques jours un drame étrange. Très étrange. Le paisible quartier de Beauséjour se voit confronté à une disparition d'énergie sans précédent. Voilà maintenant une semaine que les habitants de six pavillons se retrouvent*

*privés de gaz et d'électricité – y compris celle provenant des piles et des batteries de leurs appareils portables – et personne ne fait rien.*

*« Chez moi, c'est bien simple : plus rien ne fonctionne ! » témoigne Mme Leminoux, une habitante. « Je n'ai*

plus de cuisinière, plus de lumière, plus de télévision... plus rien ! Les services de la mairie m'ont dit qu'ils investiguaient, mais... » *Les investigations sont lentes, et pas toujours du goût des plaignants.* « On m'a demandé si je payais mes factures ! » *s'indigne M. Balloy, autre victime de ce mystère qui ne l'amuse pas du tout.* « Évidemment, que je les paye ! Et je peux même vous dire qu'elles ont sacrément augmenté depuis que les socialistes sont passés au pouvoir. Alors ils ont intérêt à rapidement trouver d'où vient le problème, et à me dédommager comme il faut, sinon je jure que je ne paierai plus jamais un centime de mes impôts locaux ! » « Des techniciens sont venus vérifier les branchements, les compteurs. » *explique un autre voisin, M. Girard.* « Mais apparemment, ils n'ont rien trouvé d'anormal. » *Pourtant, anormale, la situation l'est on ne peut plus. C'est ce que confirme M. Da Silva, un électricien chevronné du quartier, qui n'hésite pas à remettre en cause les conclusions des experts d'EDF.* « Il se passe quelque chose. Ce n'est pas possible autrement. »

*Et ce quelque chose pourrait bien se trouver plus près qu'on ne le pense. Tandis que les techniciens se succèdent et font étalage de leur incompétence, une citoyenne particulièrement vigilante du*

*voisinage, Mme Rabouille, suggère une piste intéressante. Très intéressante.* « Il suffit de se demander à qui profite le crime. Tout le monde, ici, ne se retrouve pas aussi démuné que nous... » *Son regard se tourne alors vers la maison de son voisin direct, et nous découvrons une espèce de tour d'ivoire débordant de morgue et d'ostentation, plantée comme un pieu dans le cœur de ce quartier pavillonnaire sans prétention.*

### ***Le Mage Noir de l'énergie.***

*Obtenir une entrevue avec le propriétaire des lieux se révélera difficile. Très difficile. Et l'on comprendra vite pourquoi.*

*Sitôt introduits dans la demeure de Monsieur C. – qui pour des raisons évidentes a tenu à garder l'anonymat – nous nous retrouvons assaillis par une débauche de luxe et d'énergie, dont le contraste avec le voisinage modeste et atone est saisissant. Très saisissant. Chez Monsieur C., on n'a pas de problème de gaz ou d'électricité. Chez Monsieur C., la lumière est allumée en permanence. Chez Monsieur C., la télévision, la radio, les ordinateurs, tout fonctionne en même temps, le volume poussé à fond. Chez Monsieur C., les radiateurs sont branchés, la piscine chauffée à 28°C, le jacuzzi ne s'arrête jamais. Chez Monsieur C., on fait*

*tourner le four à vide, on met la climatisation, on monte et on abaisse les stores électriques sans raison, comme si cela constituait le plaisir ultime que de brûler l'énergie que les autres n'ont plus.*

*Pour beaucoup, ceux qui n'ont plus rien, et qui voient la maison de Monsieur C. déborder d'activité, cela tient de la sorcellerie. Certains appellent déjà Monsieur C. le Mage Noir de l'énergie. D'autres, plus prosaïques, refusent toutefois de lui attribuer le moindre pouvoir magique, et préfèrent voir en lui un fraudeur. Un fraudeur habile – très habile – mais rien de plus qu'un fraudeur malgré tout. Monsieur C., naturellement, se défend de détourner l'électricité du voisinage. Les soupçons de Mme Rabouille ? Monsieur C. les balaie d'un revers de la main. « C'est une esthéticienne. » se contente-t-il de rétorquer, comme si cela la disqualifiait d'emblée à tout jugement sensé. Pour lui, l'affaire est entendue. Les techniciens sont venus. Ils n'ont rien trouvé. Il n'y a donc plus rien à voir. Circulez.*

*Alors on circule, et en attendant qu'il y ait quelque chose à voir (et en supposant aussi qu'il y ait de la lumière pour le faire), les habitants du quartier se débrouillent comme ils peuvent. Ils*

*s'entraident. Les lève-tôt se chargent de réveiller les dormeurs, pour qu'ils puissent aller travailler à l'heure. Certains rapportent de chez le traiteur des plats chauds qu'ils mangent ensemble, à la nuit tombante. Monsieur C. lui-même a mis la main à la pâte, en mettant à disposition du quartier la douche de sa piscine, pour que chacun puisse se laver à l'eau à peu près tiède. Dans son immense mansuétude, Monsieur C. a même poussé la générosité jusqu'à installer autour de la petite douche quatre planches de tôle, censées constituer une cabine, de manière à ce que les voisins « puissent avoir un peu d'intimité ». Vous voyez, Monsieur C. n'est pas un mage noir. C'est un aristocrate. Il a ses œuvres.*

*Monsieur C. aurait toutefois beau jeu de se montrer prudent. Très prudent. Dans le voisinage, la révolte gronde. Une révolte qui, exacerbée par l'inaction des pouvoirs publics, pourrait bien devenir révolution. Et le noble Monsieur C. pourrait alors la payer cher. Très cher.*

**S.C.**

Mme Claque referma le journal, et le jeta sur la table basse du salon. Il y avait quelque chose dans toute cette littérature qui la tarabustait.

- Est-ce qu'on peut vraiment dire quatre *planches* de tôle ? Ne devrait-on pas plutôt parler de *plaques* ?

- C'est ce que je me suis demandé aussi ! exulta M. Claque, pas peu fier, en songeant que lui et Mme Claque s'étaient décidément bien trouvés. Mais autrement ? L'article ? Qu'est-ce que tu en as pensé ?

- Je le trouve mauvais. Très mauvais.

M. Claque, lui, le trouvait surtout injuste, très injuste. Cette journaliste... Cette Sarah Cunningham... Il était évident qu'elle avait agi par vengeance. M. Claque comprenait qu'il ait été embarrassant pour elle de voir son stylo-vibromasseur secret se déclencher inopinément devant un inconnu. Mais lui n'y était pour rien ! Au contraire, il avait prévenu la journaliste que sa maison n'en faisait qu'à sa tête, que tous les appareils s'allumaient ou s'éteignaient à sa guise, et qu'il valait mieux ne rien utiliser d'électrique. Sarah Cunningham l'avait parfaitement compris. C'est par pur défi qu'elle avait sorti cet engin de son sac. M. Claque le savait. Il revoyait la lueur de provocation dans ses yeux, cet éclat si singulier qu'il n'avait pas su interpréter sur le moment. Tout ce qui était arrivé était sa faute, à elle ! En conséquence, elle n'avait pas le droit de passer ses nerfs en s'en prenant ainsi à M. Claque. Pas le droit de l'affubler de ce sobriquet de *Mage Noir de l'énergie*, qu'il n'avait d'ailleurs jamais entendu aucun membre du voisinage employer. Pas le droit, enfin, de le faire passer pour un voleur d'électricité, qui se donnait des airs magnanimes en prêtant une douche minable à ses voisins dans le besoin.

- Qu'est-ce que tu fais ? demanda Mme Claque en voyant son mari qui s'en allait d'un pas furieux vers la piscine.

- Je vais arranger la cabine de douche, dit M. Claque, obligé de crier pour couvrir le bruit de la sirène d'alarme qui s'était à nouveau mise en route sans raison. Je commence à en avoir assez qu'on me dénigre sans arrêt. Je suis contrarié ! Très contrarié !

Rah ! et puis il fallait qu'il arrête, avec ce style de journaliste sans imagination ! Il avait l'impression que Sarah Cunningham avait coulé sur lui. C'était agaçant, à la fin. Très agaçant.

Près de la piscine, M. Claque fut alpagué par Mme Rabouille, très en joie et très en cheveux, qui lui lança depuis son côté de la haie :

- Alors, Claque ? On a lu les journaux, ce matin ?

- Si c'est des Nouvelles de Muzay que vous voulez parler, je n'appelle pas ça du journalisme, rétorqua M. Claque en s'arrangeant pour se cacher derrière une planche de tôle – non, derrière une *plaque* de tôle ; une *PLAQUE* de tôle, nom de Dieu !

- Moi, j'ai trouvé cette missile Cunningham très pertinente, continua Mme Rabouille qui était nulle en anglais, et par là-même incapable de prononcer correctement des choses telles que « Mrs. », ou même « Cunningham », qui dans sa bouche ressemblait furieusement à « cul d'igname ». Et ce n'est qu'un début, Claque. Les autres journaux vont suivre. L'article de missive Cul-d'igname va bientôt sceller le début de votre chute. (Oui, Mme Rabouille n'était pas très douée non plus pour le français.) Vous pouvez me croire. Vous entrez de plain pied dans votre déclin. Et vous pouvez compter sur moi pour assister à tout ça depuis les premières loges.

Comme pour faire une fausse joie à M. Claque, elle finit mine de retourner chez elle, mais se ravisa subitement et ajouta :

- Oh ! Encore une chose, Claque : je n'ai besoin ni de votre aide, ni de celle de personne, pour changer une ampoule. Je ne suis pas idiote, vous savez. Je suis parfaitement capable de le faire moi-même.

M. Claque fut plus touché qu'il n'aurait voulu l'admettre par la prophétie de Mme Rabouille. Il redoutait l'effet boule de neige, et craignait plus que tout de voir débarquer devant chez lui d'autres journalistes, de découvrir dans les journaux d'autres articles qui l'auraient fait passer pour ce personnage horrible et méprisant dans lequel il ne se reconnaissait pas du tout.

Les jours suivants, cependant, ne virent aucune évolution notable.

Le quartier de Beauséjour comptait toujours six maisons totalement privées d'énergie, tandis qu'au milieu d'elles, la maison de M. Claque paraissait hyperactive, inépuisable. Les voisins se plaignaient toujours autant, même après que M. Claque eut réaménagé pour eux la cabine de douche de la piscine. Pourtant, si l'on y réfléchissait, la situation des Claque n'était guère plus enviable que la leur. Les Claque avaient peut-être la télévision, la lumière, l'eau chaude ; mais ils avaient aussi les réveils intempestifs au

milieu de la nuit, un environnement sonore au-delà du supportable, une chaleur torride dans la moitié des pièces à vivre, et une facture d'électricité qui promettait de se révéler particulièrement salée.

En raison du bruit, notamment, Mme Claque avait suggéré un déménagement provisoire, le temps que les choses rentrent un peu dans l'ordre. Mais M. Claque y avait opposé un veto formel. Abandonner sa maison ? Ce joyau qu'il avait mis des années à polir, à tailler, à ciseler ? Jamais ! Autant la léguer à Mme Rabouille, pendant qu'on y était ! D'ailleurs... Qui disait que tout cela n'était pas un coup de cette vilaine sorcière, justement ? Que ce n'était pas elle qui tirait les fils de toute cette histoire, dans le seul but de mettre la main sur la maison des Claque ? Cette possibilité décupla la volonté de M. Claque. Il décréta que c'était une tentative de putsch, qu'il fallait entrer en résistance, acheta cinq boîtes de boules Quiès, et l'affaire fut entendue – enfin, quand nous disons « *entendue* »... on ne parla plus de déménager, quoi.

Ce dont ni M. Claque, ni sa famille ne se doutèrent, en revanche, fut l'effet boule-de-neige qui accompagna la parution de l'article de Sarah Cunningham. Ce furent d'abord de petits quotidiens locaux qui relayèrent l'information. Puis l'affaire monta au niveau départemental, puis régional. Naturellement, aucun journaliste ne se donna la peine de venir à Muzay interroger les Claque ou leurs voisins. On se contenta de broder autour de l'histoire livrée par Sarah Cunningham, avec plus ou moins de décence, et avec plus ou moins d'imagination. Dans la plupart des versions, qui n'étaient qu'une paraphrase à peine voilée de « *L'inexplicable coup de pompe de Muzay* », M. Claque se voyait donc dépeint comme l'aristocrate hautain et méprisant que Sarah Cunningham avait livré à ses lecteurs. Mais il y eut tout de même un hebdomadaire local qui prit tout au pied de la lettre, ou qui voulut jouer la carte du sensationnel, ou qui ne savait tout simplement pas ce qu'on appelait une tour d'ivoire... Bref. Il y eut donc un hebdomadaire qui ne comprit rien à l'affaire, et si d'aventure M. Claque y avait été abonné, il aurait été effaré d'apprendre que tel un sorcier d'*heroic fantasy*, il vivait à présent reclus au sommet d'une sinistre tour de pierre blanche de seize mètres de hauteur, depuis laquelle il se livrait à des séances de magie noire qui – et là, on ne savait vraiment pas d'où une telle information pouvait sortir – avaient abouti à la fermeture de trois petits commerces de la rue principale de Beauvilliers, à 10 km de là.

Hormis cette petite dispersion, cependant, tout le monde fit preuve de beaucoup de retenue sur les événements de Muzay – ou de très peu d'intérêt, ce qui en fin de compte revenait au même – et les Claque n'eurent à souffrir d'aucune campagne de publicité véritablement néfaste de la part de la presse locale. Non, c'est quand l'affaire atteignit un niveau national que les choses changèrent de dimension.

Cela survint un matin, un vendredi, très exactement le 26 août.

M. Claque venait d'ouvrir les stores électriques qui, bien entendu, s'étaient empressés de se refermer aussi sec. Néanmoins, pour court qu'ait été cet instant, M. Claque avait bien cru apercevoir quatre personnes, peut-être cinq, plantées devant la porte d'entrée comme l'avaient été ses premiers pieds de tomates – à l'époque où Grand Claque avait suggéré que ce pourrait être une décoration au moins aussi valable que les sempiternels bacs de géraniums. Dans la seconde qui avait suivi, M. Claque avait alors réalisé que cela faisait un bon moment que la sonnerie de l'interphone émettait son ululement de chouette soprano. Il n'était sûr de rien, évidemment, car la sonnette comme tout le reste de la maison se mettait en marche pour un oui, pour un non, mais M. Claque avait songé qu'il n'était pas impossible qu'il y eût un rapport entre ces salves répétées qu'il distinguait maintenant nettement au-dessus du brouhaha habituel, et la présence de ces personnes inconnues qu'il avait cru deviner devant sa porte.

Alors, à tout hasard, il alla ouvrir.

- Nathan Duval, se présenta aussitôt un homme qui se tenait sur le seuil, grand, blond, très beau, en lui adressant une poignée de main solide, et un sourire d'aventurier que circonscrivait une barbe de trois jours.

Il avait accueilli M. Claque comme s'il l'avait invité dans son propre jardin, et de fait, il y eut un moment de flottement où M. Claque ne sut plus trop si ce jardin lui appartenait ou non. Nathan Duval présenta le reste de son équipe : l'homme qui tenait la perche s'appelait Quelquechose Jenesaispasquoi ; celui qui avait une caméra greffée sur l'épaule, Machin Prrrrrt ; celui qui gravitait sans raison apparente autour des deux précédents n'avait semble-t-il pas de nom ; et celle dont le rôle consistait à ne jamais laisser s'écouler plus de dix secondes sans glousser, s'appelait Marie... ou Marine... ou Maryse... ou peut-être Éléonore.... M. Claque n'écoutait rien. Son attention était intégralement captée par le visage de Nathan Duval, ce visage qu'il voyait presque tous

les jours sur BFi, et qui lui annonçait les catastrophes quotidiennes avec une gravité et un sens des responsabilités pleins de retenue, d'intelligence, et d'un je-ne-sais-quoi d'espièglerie qui faisait de lui le journaliste préféré des femmes sexuellement actives de 15 à 55 ans (au-delà de quoi la préférence se portait de manière inexplicable sur Michel Extebery, chroniqueur culinaire basque, sexagénaire, et notoirement homosexuel).

Nathan Duval fit un bref topo de la situation. Il recherchait pour la rentrée un sujet léger, quelque chose qui assurerait une transition douce entre les reportages terroir / météo / sieste qui fleurissaient durant les vacances, et les insoutenables images de guerre qui n'allaient pas tarder à reprendre la Une dès qu'on aurait passé la première semaine de septembre. Par le plus grand des hasards, ou peut-être plus simplement parce que cela faisait partie du travail de son équipe que d'éplucher les journaux locaux, Nathan Duval avait lu dans un hebdomadaire du coin un article sur un magicien qui habitait une sinistre tour de pierre blanche, à Muzay, et qui jetait des sorts à tours de bras pour provoquer la fermeture des petits commerces voisins. Mais de toute évidence, à la façon dont il regardait la demeure de M. Claque, Nathan Duval s'était attendu quelque chose de plus haut, avec moins de tuiles, moins de crépi, moins de fenêtres, moins de stores électriques... enfin bref, il avait espéré quelque chose qui faisait plus tour, quoi, quelque chose de plus Tolkien dans l'esprit...

C'est d'ailleurs cela qui tira M. Claque de sa torpeur. Car s'il existait bien au monde une chose capable de l'arracher au magnétisme d'une personnalité aussi célèbre et appréciée que Nathan Duval, c'était qu'on émit, ne fût-ce qu'avec les yeux, un jugement modéré sur sa maison. M. Claque s'empressa donc de rétablir la vérité quant à ses activités supposées de mage noir, et, dans la foulée, invita ses visiteurs à le suivre à l'intérieur. Ils pourraient ainsi constater par eux-mêmes le drôle de fléau qui l'affectait depuis trois semaines, et, par la même occasion, se rendre compte qu'on était quand même bien plus à l'aise chez les Claque que dans la tour de Saroumane, ou je ne sais quel autre guignol en toge blanche.

On ignore si Nathan Duval accepta l'invitation de M. Claque parce qu'il eut pitié de lui, ou si c'étaient les litres de café que ne cessait de préparer le percolateur de la cuisine, très en forme ce matin-là, qui avaient porté jusqu'à ses narines un parfum irrésistible. Toujours est-il que l'équipe au grand complet suivit M. Claque dans sa maison, ce qui permit à M. Claque de leur exposer son problème en détail, en l'illustrant des mille exemples qui lui rendaient quotidiennement la vie impossible. Nathan Duval, passée la



déception de ne pas se retrouver face au sorcier qu'il s'était imaginé, se montra finalement très intrigué par toutes les bizarreries qui agitaient cette maison. Et c'est ainsi qu'une heure, sept expressos, et cinquante trois battements de cils de Mme Claque plus tard, il demanda :

- Est-ce que cela vous dérange si l'on enregistre tout de suite ?

Du petit reportage qui fut tourné, M. Claque retint trois choses :

1. Nathan Duval était véritablement très professionnel. Prévenant, sans *a priori*, il laissa parler M. Claque tant que celui-ci eut quelque chose à dire, ne l'interrompant que lorsqu'il souhaitait préciser ou approfondir un point de détail. Voilà exactement le genre de personnalité que M. Claque appréciait. Il se promit qu'il ne passerait désormais plus une journée sans regarder le journal de BFi.
2. La fille qui se prénomma Maryse, ou Éléonore, ou peu importe, avait en réalité un rôle autre que de glousser toutes les dix secondes. C'était une maquilleuse, et même plus que cela : une maquilleuse très douée. En quelques coups de pinceaux, elle parvint à rendre invisible une vilaine coupure que M. Claque s'était faite sur le bord du menton, le jour où il avait réaménagé le cabanon de la piscine, quand sa visseuse-perceuse électrique s'était spontanément mise en route alors qu'il était en train de prendre une pose à la James Bond, pistolet plaqué sur la clavicule. (Oui, M. Claque savait qu'on ne doit pas jouer avec les outils, mais on ne peut pas travailler tout le temps non plus.)
3. Le type qui n'avait pas de nom, en revanche, n'avait pas d'utilité non plus. Rétrospectivement, M. Claque en vint à se demander s'il ne l'avait pas tout simplement rêvé.

Le reportage fut diffusé deux jeudis plus tard, soit le 08 septembre.

M. Claque en fut très satisfait. C'était un sujet bien traité, dans sa globalité, c'est-à-dire qu'on y voyait aussi bien la panne généralisée qui affectait ses voisins, que la débauche d'énergie incontrôlable qui le touchait lui et sa famille. Aucun jugement de valeur idiot ou partial ne fut émis à l'encontre des uns ou des autres. Dit en d'autres termes, le reportage présentait l'avantage incomparable de ne pas comporter d'interview de Mme Rabouille, qui par miracle se trouvait en vacances à Ibiza le jour où il avait été

tourné. Mais ce que M. Claque apprécia le plus dans tout cela, ce fut sa maison. Certes, on la voyait en proie aux difficultés peu communes que nous relatons depuis le début de ce récit, mais pour M. Claque, elle apparaissait surtout telle qu'elle était, à savoir une maison confortable, chaleureuse, un cocon, un refuge, un petit bout de paradis arraché à l'œil inattentif (ou bienveillant) de Dieu. Elle était simplement malade. Il fallait la soigner.

M. Claque, en particulier, avait beaucoup apprécié le plan fait sur son jacuzzi. L'objectif de la séquence était de montrer qu'il se mettait en route tout seul, et qu'une fois lancé, il devenait impossible d'empêcher ses projecteurs intégrés de changer de couleur à tout-va. En réalité, ce n'était pas le dysfonctionnement le plus gênant de la maison, loin s'en faut, mais cela avait un impact visuel très efficace. On voyait ainsi, tandis qu'un M. Claque fataliste appuyait en vain sur le bouton *off*, l'eau bouillonnante du jacuzzi passer du bleu au vert, puis au jaune, puis à l'orangé, puis au rouge, puis au violet, le tout à une vitesse quasi-stroboscopique qui laissait au spectateur l'impression assez effrayante que la maison était possédée (impression que le fond musical choisi ne faisait rien pour atténuer, il faut le reconnaître). Du point de vue de M. Claque, néanmoins, cette espèce de mode « arc-en-ciel & amphétamines » apportait plutôt une atmosphère de fête et de convivialité, un petit côté cabaret à la Patrick Sébastien très entraînant. M. Claque aimait beaucoup Patrick Sébastien.

Les premières lettres d'insultes arrivèrent dès le surlendemain.

M. Claque ne comprit même pas comment cela était possible. Le reportage ne mentionnait jamais son nom, ni son adresse. Pourtant, ce samedi matin-là, Petit Claque trouva bel et bien dans la boîte aux lettres trois enveloppes dûment affranchies, qui contenaient chacune un message incendiaire.

Lettre n°1 :

*« En ces temps d'exclusion et de pauvreté, comment osez-vous, Monsieur, afficher une telle ostentation ? Comment osez-vous vous pavaner dans votre piscine, dans votre spa, dans votre fauteuil massant, quand un quart de la population française, et la moitié de celle du globe, n'ont pas même de quoi manger à leur faim ? Vous êtes, Monsieur, la lie de l'humanité. Vous êtes le Cynisme fait homme. Vous êtes le Diable. »*

*« Signé : Madeleine Heuls, présidente de l'association Œuvrer pour un Monde plus Fraternel. »*

Lettre n°2 :

*« J'espère que tu va t'étouffé avec ton frique, sale connace, et si tu veux pas que c'est moi qui s'en occupe, je te conseil de me faire de moi ton héritier légale sur ton testament.*

*« Signé : Anonyme. »*

Lettre n°3 :

*« Cher Monsieur Claque,*

*« Nous avons ce jour pris connaissance d'un reportage télévisé dans lequel vous exposiez au grand public un défaut de fabrication manifeste de notre modèle de jacuzzi Serenity 4000. C'est en observant le numéro de série 140425216L inscrit sur le capot de l'appareil objet du reportage que nous avons pu remonter jusqu'à vous.*

*« Dans la mesure où nos enregistrements démontrent que vous n'avez à aucun moment cherché à contacter notre service après-vente, vos agissements, susceptibles de porter une atteinte grave à la réputation de Modern Spa Ltd., constituent une infraction aux dispositions de la charte de confiance client-fabricant que vous avez tacitement acceptée lors de la signature de votre bon de commande.*

*« Par conséquent, nous sommes au regret de vous informer que les clauses dont vous bénéficiez jusqu'à ce jour deviennent caduques. En particulier, la société Modern Spa Ltd. se voit déchargée de toute responsabilité de garantie ou de maintenance de votre jacuzzi Serenity 4000, n° de série 140425216L.*

*« Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes salutations.*

*« Signé : Thomas Fraslin, responsable affaires juridiques, Modern Spa France. »*

On imaginera facilement comment toutes ces lettres, que d'autres suivirent presque quotidiennement, affectèrent le moral des troupes Claque. Madame, la première, recommença à parler de quitter la maison. M. Claque s'emporta. Traîtresse ! On n'abandonnait pas les troupes au milieu du gué, ni au milieu du champ de bataille, ni au milieu de nulle part ! Jamais ! Les enfants, qui de mémoire de progéniture Claque

n'avaient jamais vu les parents se crier dessus aussi fort, se firent un sang d'encre. Enfin ce fut surtout le cas de Petit Claque et de Claquette.

Parce que Grand Claque, lui, avait semble-t-il tiré un réel bénéfice du passage de son père et de sa maison à la télévision.

Sa rentrée en sixième, dans un collège qu'il découvrait et qui l'avait séparé de la plupart de ses amis de primaire, ne s'était pas bien passée. Grand Claque était un enfant timide, trop haut pour son âge, dont le patronyme se prêtait à trop de jeux de mots faciles pour qu'il puisse raisonnablement prétendre à une popularité rapide auprès des trente pré-ados enragés que la vie venait de lâcher à ses trousses. Alors, quand sa bobine était apparue à la télévision, quand ceux qu'il n'allait pas tarder à pouvoir appeler ses *camarades* l'avaient reconnu, sur BFi, derrière son paternel qui expliquait ses petites misères, quand ils avaient vu le jacuzzi, la piscine, l'écran géant et la console de jeux posée juste à côté, c'est comme si le ciel s'était soudain dégagé, comme si le génie avait enfin daigné sortir de sa lampe et se pencher sur le cas Claque.

C'est pourquoi, le week-end qui suivit, M. Claque crut qu'il allait devenir fou pour de bon. C'est que, voyez-vous, M. Claque avait depuis peu fait une découverte fondamentale, qui changeait presque tout : il s'était aperçu que *sa maison l'écoutait*. Lui obéissait, si vous préférez. À la condition qu'il donnât assez de voix pour être entendu.

C'était arrivé pour la première fois le jeudi 15 septembre, soit très exactement une semaine après la diffusion du reportage. Ce soir-là, M. Claque était particulièrement énervé par une nouvelle lettre qu'il venait de recevoir. Celle-ci émanait d'un groupe d'activistes écologistes, qui l'accusaient de manière tout à fait injuste et singulièrement fallacieuse d'être à l'origine de tout un tas de problèmes environnementaux – dont notamment la disparition inéluctable du thon rouge sauvage. M. Claque avait été très affecté par ces accusations. Lui-même se considérait comme un ardent défenseur de la nature, et faisait tout son possible pour la protéger. Par exemple, lorsqu'il se brossait les dents (avec une brosse à dents électriques, certes), M. Claque utilisait toujours un verre d'eau pour se rincer la bouche, plutôt que de laisser couler le robinet. Il faisait aussi toutes ses courses avec des paniers d'osier, pour ne pas avoir à employer de sacs en plastique. Il avait également envisagé, dans la mesure du possible, c'est-à-dire une fois par semaine... ou une fois tous les quinze jours... enfin, il y avait eu un temps où M. Claque avait songé au covoiturage, mais son collègue Abdel Loukil conduisait

décidément trop mal, et sa voiture était vraiment moins confortable que le monospace de M. Claque, alors le projet avait capoté au bout de quelques séances... Bref. Là n'était pas la question. Ce qu'il faut retenir est que M. Claque était à son petit niveau un réel défenseur de l'environnement. Et il aimait aussi beaucoup le thon rouge, si bien que la lettre qu'il avait eue entre les mains ce soir-là l'avait beaucoup énervé.

Par voie de conséquence, lorsque l'alarme de la maison s'était pour la nième fois déclenchée sans raison, et que la chaîne hi-fi avait jugé opportun de suivre le mouvement en diffusant à plein décibels un concert de gangsta rap, M. Claque avait craqué. Il avait hurlé, encore plus fort que la maison.

- Assez ! ASSEZ ! AS-SEEEEEEEEEZ!!! Si tu ne cesses pas ce boucan immédiatement, je jure sur tous les thons rouges de la planète de te démonter brique par brique, et de te recycler en pissotière sur une aire d'autoroute ! EST-CE QUE C'EST CLAIR ?

M. Claque avait à cet instant atteint un tel degré d'énervement, et il avait hurlé tellement fort, qu'il ne lui avait même pas paru étonnant que le tintamarre qui agitait sa maison ait aussitôt cessé. En fait, M. Claque ne s'était pas même aperçu que la maison venait de se taire. Ce qui s'était produit, en somme, n'était qu'une suite logique d'événements. M. Claque se targuait de pouvoir faire preuve d'une autorité redoutable, quand il s'y mettait, alors il n'y avait rien de bien surprenant à ce que cette maudite baraque l'ait enfin bouclée après le savon qu'il venait de lui passer. Ce n'est qu'en voyant le regard de gallinacée que lui adressait son épouse, que M. Claque avait pris conscience que tout cela n'était peut-être pas si anodin, en fin de compte.

- La maison... la maison t'obéit ? avait bredouillé Madame.

- On dirait que ça te surprend, avait rétorqué Monsieur, dans un élan d'orgueil qui n'était pas dénué de charme.

Dès lors, la vie dans la maison Claque était devenue plus supportable. Moins insupportable, disons. Il y avait encore des choses qui se mettaient en marche à l'improviste, régulièrement, ce qui était surtout pénible quand cela se produisait la nuit. Mais l'un dans l'autre, il suffisait maintenant que M. Claque y aille de sa petite colère pour que, généralement, tout rentre à peu près dans l'ordre.

Mais ce n'était pas le cas ce samedi-là. Vraiment pas.

M. Claque ignorait si c'était là un sursaut de rébellion de la part de sa maison. D'ailleurs, quand il y réfléchissait, cette maison-là avait le même âge que Grand Claque. Un poil plus, même, ce qui signifiait qu'elle commençait à entrer dans l'adolescence. À

partir de là, tout était dit ! Allez savoir si une maison à l'enfance tranquille ne va pas devenir la pire des pestes, une fois passée la dizaine. M. Claque n'en avait pas la moindre idée. Il n'avait jamais eu de maison, avant celle-ci. Il n'avait habité que des appartements... Et des vieux, encore... Des qui avaient depuis belle lurette passé l'âge de se maquiller comme Cindy Lauper ou de se prendre pour le truc que l'Univers attendait depuis toujours. S'il avait su, à l'époque, vous pensez bien qu'il aurait essayé d'interroger les propriétaires. Il leur aurait demandé de lui raconter comment leurs appartements avaient grandi, s'ils avaient eu une crise – pas la crise de l'immobilier, non... l'autre, celle de l'adolescence – comment cela s'était manifesté, est-ce qu'il y avait eu de l'acné, des cloques sur le papier peint, combien de temps cela avait duré, ce qu'il avait fallu faire pour en sortir, etc. ... Mais il ne l'avait pas fait. On ne songe jamais à ce genre de choses, et cela filait le bourdon à M. Claque quand il y pensait. Parce qu'on fait tout un pataquès sur la propriété, on dit qu'il n'y a rien de plus beau... Mais en fin de compte, personne n'y est jamais vraiment préparé. On souhaite le meilleur pour sa maison, bien sûr, on fait tout ce qu'on peut pour l'élever convenablement... Mais ça n'empêche pas les moments difficiles, ces moments où l'on se demande si elle ne va pas emprunter le mauvais chemin... Comment savoir ? On ne peut pas tout le temps être sur le dos de sa maison, à surveiller ses moindres faits et gestes... Il faut lui laisser son libre-arbitre... Mais encore une fois, comment savoir ? Qui peut dire si une maison va faire les bons choix ? Si elle ne va pas rencontrer les mauvaises personnes, le mauvais trottoir, et finir droguée... délabrée... insalubre... Le monde est devenu tellement dur... tellement impitoyable...

Enfin, bref.

Ce jour-là, M. Claque avait une maison qui ne l'écoutait pas.

Pourtant, M. Claque criait. Il hurlait, il braillait de toutes ses forces, mais rien n'y faisait. Il y avait la sonnette qui n'arrêtait pas de sonner, la télévision et la console qui n'arrêtaient pas de s'allumer, le jacuzzi qui n'arrêtait pas de faire des bulles, la bâche de la piscine qui n'arrêtait pas de s'ouvrir. M. Claque criait, il éteignait la télévision, il éteignait le jacuzzi, il refermait la bâche de la piscine. Mais à chaque fois, tout recommençait, la télé se rallumait, le jacuzzi s'ouvrait, la bâche de la console faisait des bulles... Et toujours le *dring dring* de la sonnette (qui en vérité était un son beaucoup plus moderne, quelque chose de plus électronique et de plus mélodieux, mais peu importe), il y avait donc cette sonnette qui n'en finissait plus de chanter, et M. Claque en devenait complètement dingue. Et puis, au bout d'un moment, à force de courir à droite,

de courir à gauche, M. Claque avait fini par s'apercevoir qu'il y avait de vrais gens, derrière la porte, qui appuyaient vraiment sur le bouton ; qu'il y avait de vrais gens dans le jacuzzi, au milieu des bulles ; qu'il y avait de vrais gens dans la piscine, et qu'il avait même failli en noyer un en lui rabattant la bâche sur la tête.

Ça, ç'avait été un réel soulagement pour M. Claque.

Non pas d'avoir échappé d'un souffle à l'homicide involontaire, non - M. Claque avait depuis longtemps dépassé le stade rationnel où il pouvait se positionner dans un référentiel sociétal et judiciaire. Non, lui avait été de soulagé de constater que tout ce qui se passait chez lui avait une cause, à savoir la présence de tous ces petits machins humains qui couraient partout dans son jardin, qui allumaient sa télé, son jacuzzi, sa piscine, et que ce n'était pas sa maison qui était à nouveau devenue incontrôlable, après les quelques jours bénis où elle avait enfin semblé devenir obéissante.

Une brève enquête démontra que les petits machins humains en question étaient des camarades de classe de Grand Claque qui, après avoir vu sa maison trop cool à la télévision, l'avaient convaincu de tous les inviter chez lui. Il était même possible que Grand Claque en ait touché deux mots à son père, mais il faut le reconnaître, M. Claque n'était plus très disposé à l'écoute, ces temps derniers. En tout cas, en aussi peu de temps, Grand Claque s'était fait un nombre d'amis sidérant. Et il en arrivait toujours plus ! Un coup de sonnette, la porte qui s'ouvrait, et hop ! un machin de plus ! M. Claque avait l'impression que sa maison les pondait littéralement, mais vers l'intérieur, dans son propre ventre, ce qui n'était pas la bonne façon de faire, et qui signifiait que M. Claque allait rapidement devoir aborder avec son logis la délicate question de l'éducation sexuelle.

Au coup de sonnette suivant, toutefois, ce ne fut pas un nouveau petit machin humain qui sortit de l'œuf, mais un modèle beaucoup plus grand, de marque asiatique - M. Claque aurait dit Laos, ou Cambodge. Il portait sur la tête une sorte de cymbale jaune vif, et au menton une barbichette tressée toute blanche qui lui descendait jusqu'au nombril.

- Bonjour. Je me s'appelle José Alvaro Suarèz, se présenta le grand machin.

- Ah bon ? fit M. Claque.

Il s'en était fallu d'un cheveu qu'il ne lui demande « Vous êtes certain que ne vous appelez pas plutôt Chang Li ? », mais le sieur Suarèz s'était exprimé avec une pointe d'accent africain, ce qui avait rebattu toutes les cartes, et totalement déstabilisé

M. Claque. D'ailleurs, ce dernier n'était pas au bout de ses surprises, car le grand machin barbichu avait ajouté de but en blanc :

- Je se suis norvégien.

- Vous êtes norvégien.

- Oui, mais je s'habite depuis les années à Mali. À côté Bamako. C'est là-bas moi je s'ai vu votre maison.

- Vous se s'avez vu ma maison à Bamako ? le fit à nouveau répéter M. Claque.

Il ne comprenait rien à ce qu'était en train de lui raconter cette espèce de moine shaolin scandinave, avec son nom de conquistador et son accent de sifflet à roulette. Et moins M. Claque comprenait, plus il voulait être sûr de comprendre, ce qui l'obligeait à réclamer chaque information en deux exemplaires, si ce n'est trois.

- Oui... Enfin je s'ai pas vu la maison qui claque dans à Bamako, mais vu sur dans à BFi, expliqua le visiteur. BFi, c'est chaîne très populaire à Mali. C'est parce que Nathan Duval, c'est très bel homme, ce que je me s'aime beaucoup sur lui. Et c'est parce que je se prends à Bamako des leçons de marabout que je se suis venu spécialement jusqu'à vous de votre maison qui claque. Parce que votre maison de vous je se s'être aperçu malade par les images, que se s'être hypnotisée. Mais je moi se peux guérir.

Ici, désespéré, M. Claque s'était retourné vers son salon, espérant y trouver quelque secours face à cette situation nouvelle qui était encore partie pour lui échapper. Mais il ne vit rien que le visage fatigué de Mme Claque, dont les lèvres apâlies demandaient :

- Qu'est-ce que c'est ?

- Que veux-tu que ce soit ? Tu vois bien que c'est un bonze du Cambodge qui s'appelle Miguel Miguel Sanchez, récita alors M. Claque d'une voix blanche. Il est danois, mais il habite au Gabon où il prend des cours de sorcellerie.

-Ah ?

- Je crois qu'il est malade, et apparemment, il pense que notre maison peut le guérir.

Le visiteur avait laissé passer un certain nombre d'approximations dans la restitution de M. Claque, mais ce fut incontestablement cette dernière assertion qui le fit réagir.

- Non ! cria-t-il. Je se pas me guérir moi de votre maison de vous ! Je c'est moi se me guéris votre maison de vous !

Il y eut un moment de silence, où les époux Claque se regardèrent sans se voir réellement. Puis à tout hasard, Mme Claque proposa :

- Il y a du doliprane dans l'armoire à pharmacie, si vous voulez.



- Bonne idée ! dit M. Claque. Je vais peut-être en prendre un- et il disparut en laissant à son épouse le soin de materner ce grand échalias chinois du Niger.

Il dut à cet instant y avoir une faille temporelle qui s'ouvrit dans le couloir. Ou alors, ce fut M. Claque qui mit très, très longtemps à avaler son comprimé. Toujours est-il que lorsqu'il regagna le salon, il n'y avait plus un seul de ces petits machins qui couraient en criant dans sa maison. Enfin... Ils étaient toujours là, c'est vrai, mais ils ne couraient plus, et ils ne criaient plus, ce qui était déjà beaucoup plus reposant. M. Claque vit qu'ils s'étaient agenouillés avec Mme Claque autour d'Ignacio Gonzalès, qui se tenait lui-même sur son séant, assis en tailleur sur le tapis. Il était en train de jeter par terre quelque chose comme des osselets multicolores, en dessinant à la craie toutes sortes de figures géométriques sur le parquet. M. Claque s'était aussitôt écrié :

- Hé ! Oh ! Mais il va me rayer mon parquet, celui-ci, avec ses cochonneries !

Mais au même instant, tous, absolument *tous* les appareils de la maison s'étaient allumés en même temps. Hermano Rodriguez avait alors poussé un cri terrible, un mugissement qui avait couvert tous les autres bruits, puis il s'était lancé dans une série d'incantations, prononcées en une langue inconnue. À ce stade, si quelqu'un avait eu l'idée de lui demander son avis, M. Claque aurait dit qu'Alvarez était en train de parler en aztèque, ou peut-être en maya. Mais personne ne lui avait rien demandé, et de toute façon, de l'aztèque en plus de tout le reste, cela aurait commencé à faire un peu trop de cosmopolitisme pour lui... Alors M. Claque n'avait rien dit, et il avait écouté le grand machin venu des quatre coins du globe psalmodier sa litanie pleine de sonorités incongrues.

- Je se maintenant besoin se me faire un feu, dit tout à coup Perez en interrompant sa drôle de prière.

D'un geste, M. Claque lui indiqua la cheminée, et tout le bois qui se trouvait à côté.

- Toi peux me se l'apporter ici ?

- Que... Comment ça, *ici* ? Mais qu'est-ce que... Non mais il n'a quand même pas l'intention de faire un feu en plein milieu du salon, maintenant ? s'étrangla M. Claque en se retournant vers son épouse.

- Shhhh, le calma Mme Claque, l'index posé sur ses lèvres. Fais ce que te demande M. Suarèz. Je crois que c'est un très bon marabout.

- Mais ça n'est pas la question, enfin ! C'est simplement que ... que... c'est *dangereux* !

Mme Claque dut admettre que sur ce point au moins, son mari n'avait pas tort. D'un geste, elle fit se reculer les enfants agglutinés tout autour d'eux. M. Claque se renfrogna. Lui s'était plutôt inquiété pour son canapé.

- Et maintenant, vous se me s'apportez toutes les informations de se ce qui ne se marche pas dans la votre maison qui claque, dit Tavarez une fois qu'on eut assemblé devant lui assez de bois pour mettre le feu au quartier tout entier. C'est les notices, c'est les factures, c'est les tout ce qui se réfère à ce que ces vos appareils de vous ce qu'il fait n'importe quoi.

M. Claque était un homme ordonné et méticuleux. Il conservait dans un classeur dédié tous les manuels d'utilisation, garanties, tickets de caisse et autres documents afférents à l'ensemble des appareils qu'il possédait. Il ne fut donc pas difficile à Mme Claque de mettre la main dessus et d'accéder à la requête de José Alvaro Suarèz.

Dans l'intervalle, celui-ci avait allumé son feu, et l'arrosait régulièrement d'une poudre brune dont chaque poignée jetée lançait vers le plafond des langues de feu violacées. Les enfants, qui s'étaient à nouveau rapprochés, regardaient chaque gerbe jaillir du foyer en poussant de grands « waow ! » admiratifs. Cette baraque et tout ce qui s'y passait, décidément, c'était encore mieux que sur BFi !

Mme Claque donna à José Alvaro Suarèz toutes les notices et tous les documents qu'elle avait pu rassembler. Le marabout expliqua :

- C'est quand je se vais brûler ce que se vous me s'apportez, c'est la malédiction qu'il se va disparaître de la votre maison de vous par égard à ce cet objet.

Il piocha un feuillet dans le tas que lui présentait Mme Claque. M. Claque, qui observait tout cela avec un mélange d'indi- et de rési-gnation, vit qu'il s'agissait du bon de garantie de son jacuzzi *Serenity 4000* numéro de série 140425216L. Il haussa les épaules. Alors celui-là, Alfònso Sanchèz pouvait le brûler trois fois s'il le voulait. Il ne lui servirait plus à rien.

C'est ce que fit Riccardo Benitéz .

Il récita une courte prière dans son drôle de patois inca, ou peut-être que c'était à ça que ressemblait le norvégien, en fin de compte, puis il jeta le bon de garantie dans le feu qui crépitait devant lui.

Il y eut d'abord une haute gerbe d'étincelles qui jaillit, suivie d'un panache de fumée blanche et rose, qui torsadait comme une glace à l'italienne. M. Claque eut le réflexe d'aller ouvrir une fenêtre, mais Rodriguez l'arrêta d'un geste impérieux.

- Non ! Toi se pas se donnes l'air de la votre fenêtre ! C'est se faire se rater toute la magie ! C'est tout se servi à rien, je moi se pas se tout recommence !

Ici, M. Claque eut bien envie d'expliquer à ce Roger Benito Marmelèz de pacotille tout ce qu'il pensait de sa magie et de ses singeries de bonze sénégal-finlandais. Le coup de la fumée en glace à l'italienne était assez réussi, il fallait le reconnaître. Mais pour le reste, à part avoir salopé son parquet à coup de craie et imprégné les rideaux d'une odeur de feu de bois qui allait durer au moins trois mois, M. Claque ne voyait pas bien ce qu'il pouvait espérer de toutes ces simagrées et de ces espèces d'incantations de Temple du Soleil.

Il ne dit rien, cependant.

D'abord parce qu'il était à bout de forces, moralement épuisé, et qu'il était bien plus confortable pour lui de subir les événements que de tenter d'en modifier le cours.

Ensuite, parce que Mme Claque, qui était tout autant à bout de forces que lui, semblait fonder de solides espoirs sur les gesticulations de ce sorcier de salon – c'était le cas de le dire ! Et aussi grande que fût son aversion pour toutes ces croyances ésotériques, l'amour de M. Claque pour son épouse demeurait dix fois, cent fois, mille fois plus grand, aussi était-il prêt à quelques concessions, si cela pouvait un tant soit peu reconforter sa chère et douce amie.

Et puis surtout, M. Claque ne dit rien parce qu'il venait subitement de se retrouver sans voix. C'est que, au moment précis où Ignacio Roucoulez avait jeté le bon de garantie du *Serenity 4000* dans les flammes, il y avait eu une détonation terrible, un claquement sec accompagné d'un nuage de fumée noire dans lequel M. Claque avait eu l'impression de voir passer des formes qu'il aurait tout à fait été possible de décrire comme *des visages fantomatiques*. Les enfants avaient poussé un « waow » encore plus fort que celui des flammes violettes. Des bouquets d'étincelles avaient jailli. Et alors, dans le magma sonore de tous les appareils qui hurlaient à plein tube, en tendant un peu l'oreille, M. Claque avait soudain entendu disparaître le glouglou de son jacuzzi.

- C'est la baignoire que se ne vous s'embêtera plus maintenant, annonça Antonio Banderèz avec un ricanement que M. Claque jugea typiquement asiatique – ce qui lui fit bien plaisir, parce qu'il finissait franchement par s'y perdre, avec toutes les origines de ce type, au point qu'il en était arrivé à se demander si ce n'était pas uniquement pour brouiller les cartes qu'il s'était fait cette tête de Chinois. Ce s'est fini les bulles ! Je se vais

maintenant me se prendre un autre papier, et c'est l'autre machine c'est se va s'arrêter aussi.

L'autre papier n'eut aucun effet, pour la bonne raison que Sanchez – ce n'est quand même pas de chance ! – avait trouvé le moyen d'aller piocher dans tout le tas que lui présentait Mme Claque le seul autre document qui se rapportait encore au *Serenity 4000*, qui, ayant déjà été désenvoûté, ne pouvait pas l'être une seconde fois.

Alors Boursiflèz prit un troisième papier, le petit feuillet volant qui vous expliquait dans toutes les langues que vous ne deviez pas écouter la chaîne Hi-fi les deux doigts plantés dans la prise. Il le jeta au feu, récita les mêmes incantations, qui firent apparaître le même nuage noir, les mêmes visages fantomatiques... Et l'instant d'après, le beuglement de la chaîne stéréo s'était retiré de la cacophonie générale.

À ce stade, M. Claque n'avait plus de religion. Il n'en avait jamais eu, remarquez. Alors disons qu'il n'avait plus de repères, ou plutôt qu'il venait de perdre tous ceux qu'il avait cru posséder jusque-là. Il s'était pour ainsi dire translaté dans un nouveau référentiel, un monde où les appareils électriques s'éteignaient désormais en jetant leur notice d'utilisation dans un feu. Bon. Ça n'allait pas améliorer leur bilan carbone, mais c'était ainsi. Et pour quelqu'un qui pouvait faire montre d'un esprit parfois très rigide, M. Claque s'était adapté à cette nouvelle donne avec une rapidité remarquable.

- Votre truc, là... demanda-t-il ainsi à José Suaro Alvarèz, qui était maintenant en train de marabouter la cave électrique du garage. Ça a quel champ d'application, au juste ?

- Je se pas moi comprends vous la question. C'est pas c'est clair ce que tu me se dis.

- Le feu, les notices, le nuage, la neutralisation... reformula M. Claque. Est-ce que ça marche avec tout, ou est-ce que ça se limite aux objets de la maison ?

- Non ! C'est sortilège c'est très puissant. C'est ça s'arrête tout ce qui s'embête toi ! C'est seulement tu as besoin se brûler le document, c'est moi qui se dis la formule, et c'est plus ce problème de toi.

- Mmm... *Et ce n'est plus ce problème de moi...* apprécia M. Claque en se frottant le bout du menton – qui était glabre, et c'est bien dommage, car il aurait eu l'air encore plus machiavélique s'il avait à cet instant pu tripoter le même type de barbichette que celui de Javier Alfonso Cardinal.

Un peu plus tard, lorsque ce dernier jeta dans son feu le carnet d'entretien du piano de cuisson, il ne vit pas que M. Claque avait discrètement glissé, à la page correspondant au four pernicious, une photographie de Mme Rabouille. C'était une photo qui sortait

d'on ne sait trop où, et dont on ne sait trop pourquoi M. Claque l'avait conservée. On y voyait Danièle Rabouille une cigarette à la main, en train de mastiquer quelque chose d'apparemment très caoutchouteux, ce qui fit penser à M. Claque qu'elle devait dater du G-BEC d'il y a trois ans, quand il avait incorporé une dose de colle non négligeable – mais non létale – aux gougères qu'il lui avait réservées pour l'apéritif.

Au début, tout eut l'air de se passer normalement.

Il y eut les incantations, le claquement, le nuage noir.

C'est à l'étape suivante, celle des visages fantomatiques, que les choses commencèrent à se corser. À voir leur tête, on eût dit que les fantômes ne voulaient pas y aller. Il y avait quelque chose là-dedans qui les effrayait. M. Claque n'en fut pas surpris outre mesure. Lui avait toujours trouvé que Mme Rabouille avait une tête à vous coller les jetons, alors il comprenait que ces pauvres fantômes, qui dans le fond n'avaient pas l'air méchant, éprouvassent une certaine réticence à vaudouiser une femme infiniment plus sinistre et plus délétère qu'eux pourraient jamais l'être.

Du point de vue de Jimmy Hernandèz, en revanche, qui n'était pas au courant de cette présence rabouillesque dans son sortilège, les choses étaient bien plus compliquées. Lui ne comprenait tout simplement pas pourquoi ses esprits butaient tout à coup sur quelque chose d'aussi inoffensif qu'un piano de cuisson. Il se lança dans de longues incantations, qui prirent rapidement l'allure de négociations serrées avec les esprits. Mais ceux-ci ne voulaient rien savoir. On atteignit un point de blocage. Et plus le conflit se durcissait, plus le nuage noir grossissait, et plus Rodrigo Goncalvèz perdait patience. M. Claque l'entendit bientôt qui criait :

- Mais c'est ce pays c'est quoi si c'est même les esprits se font la grève ici ? Si c'est pas vous se retournez au travail de vous maintenant, c'est moi se vais me fâcher, et ça va se faire très mal !

Pour montrer qu'il ne plaisantait pas, Ernesto Hipotèz lança dans le feu une pleine poignée de sa poudre brune. Il faut croire que ce fut là une grave erreur. Une très grave erreur, comme le bégaièrent plus tard *les Nouvelles de Muzay*, dans cet accès d'utopie stylistique qui les caractérisait.

Des témoignages rassemblés des enfants, de la communauté Claque, du capitaine de la brigade de pompiers de Muzay, du voisinage, du SAMU, et du maître sorcier lui-même, les autorités reconstituèrent la succession d'événements suivante :

1. Le samedi 22 septembre 2016 en début d'après-midi, pour une raison encore assez floue, Patrick et Claire Claque allument sur le tapis de leur salon, à environ trois mètres cinquante de la cheminée, un feu de bois autour duquel ils réunissent leurs trois enfants, 21 élèves de la classe de 6<sup>ème</sup>7 du collège Edmond Rostand, ainsi qu'un homme aux origines complexes, répondant au nom de José Alvaro Suarèz (il s'agit selon toute vraisemblance d'une fausse identité)
2. Pendant environ une demi-heure, l'assemblée susmentionnée se livre à un autodafé domestique, au cours duquel sont méticuleusement brûlées toutes sortes de factures et de documents administratifs. M. Suarèz, instigateur présumé de l'activité, explique : « *Oui, c'est moi c'est l'idée de vous se me déhypnotise de la maison qui claque, c'est pour ça le feu se brûlait dans l'esprit le papier de la chose* ». (???)
3. Vers 16h19, sans raison apparente, le dénommé José Alvaro Suarèz entre brusquement dans une colère noire. Après avoir proféré des propos incompréhensibles, mais manifestement vindicatifs, il jette dans le feu une importante quantité d'une poudre brune, dont la provenance demeure indéterminée à ce stade. La majeure partie de la poudre, au contact des flammes, provoque une explosion d'étincelles multicolores, semblable au rayon arc-en-ciel de Cydonia la Reine des Fées (12 témoignages concordants sur ce point).
4. Dans le même temps, touché au visage par une proportion de poudre moins conséquente, mais cependant non négligeable, M. Claque qui se trouve exactement face à José Alvaro Suarèz, est pris d'une sternutation violente et incontrôlable.
5. Les éternuements répétés de M. Claque provoquent le déplacement d'un volumineux nuage noir qui à ce moment-là flotte au-dessus du feu, et qui selon toute vraisemblance se compose de fumées hautement inflammables (voir suite).
6. Par un hasard malencontreux, les éternuements de M. Claque entraînent le nuage vers la cuisine, où le piano a semble-t-il été laissé allumé par négligence, même si le fait que l'intégralité des fours et plaques de cuisson aient à cet instant été en marche, ne permet pas d'exclure tout à fait un acte de malveillance.
7. La suite est plus confuse. La plupart des enfants décrivent un arc de feu qui se serait échappé du piano de cuisson, et aurait embrasé le nuage comme dans *Apocalypse 3 : Breath of Fire* lorsque l'on déclenche l'attaque spéciale du Général

Hugo (combo triangle / triangle / carré / croix + demi-cercle bas stick directionnel gauche). Le dénommé José Alvaro Suarèz parle quant à lui d'un « *esprit c'est le démon dans le four c'était le papier se moi se brûlais que s'est explosé à cause c'était tout allumé par le début c'est la procédure. C'étaient les esprits dans le nuage du feu se savaient, c'est pour ça c'est faire la grève que je suis en colère. Mais c'est pas terminé. C'est moi c'est dois finir ce que c'est commencé, c'est la malédiction de la maison qui claque qui s'était repris plus tard.* » (???). Patrick Claque, de son côté, déclare que le feu aurait jailli du troisième four du piano, celui qui est vertical. Il affirme ne pas être surpris que ce soit là l'origine du sinistre car il a – ce sont ses termes – « *toujours trouvé ce four particulièrement pernicieux* ». (???)

8. Quelle que soit la raison de l'embrasement, il ressort que face à la propagation du feu, tout le monde a pris la fuite et qu'il n'y a pas eu de blessés.
9. Le capitaine Molbek, de la première division des sapeurs pompiers de Muzay, affirme avoir circonscrit l'incendie à 18h11. Le sinistre a affecté l'ensemble du bâtiment, fondations incluses. La maison de la famille Claque est déclarée inhabitable. Un ordre de destruction est en cours de rédaction et sera prochainement transmis au service urbanisme de la mairie.
10. Concomitamment à l'intervention des pompiers, une équipe du SAMU envoyée en appui est alertée par une forte odeur de cochon grillé, et découvre dans une maison voisine une femme en train de s'électrocuter. En raison de son état confus, et de « *l'agencement incroyablement désordonné de ses cheveux* », le SAMU redoute d'importants dommages au niveau de la tête, et la patiente est transférée de toute urgence à l'unité neurologie de la Clinique du Parc, pour prise en charge immédiate.
11. D'après les premiers témoignages, Mme Rabouille (la femme électrocutée) avait voulu profiter d'une panne d'électricité généralisée qui affectait son quartier, pour changer toutes les ampoules de sa maison et prouver ainsi qu'elle « *n'étais[t] pas idiote* » (???). Le courant serait subitement revenu tandis que ses doigts faisaient contact avec les câbles du plafonnier de son salon.
12. M. Da Silva, voisin dont la profession est assez mal définie (il s'agirait d'une sorte d'expert en histoire de l'électricité), affirme que dans la mesure où Mme Rabouille ne s'est pas révélée aussi efficace que des fusibles plus traditionnels, il n'est pas

impossible que le brusque retour du courant ait provoqué la survenue de l'arc électrique qui a enflammé le nuage dans la maison de Patrick Claque. « *Ça a très bien pu créer un genre de décharge... ou d'explosion... quelque chose qui a fait comme une boule de feu à un autre bout de la ligne... un truc dans le genre.* »

13. Après examens, Michel Descoutilles, docteur ès neurochirurgie à la Clinique du Parc de Muzay, estime que le pronostic vital de Mme Rabouille n'est pas engagé, et qu'elle ne devrait souffrir d'aucune séquelle motrice ou intellectuelle à long terme. Il est en revanche impuissant pour ce qui concerne ses cheveux. Il semblerait que « *l'agencement incroyablement désordonné* » décrit par les équipes du SAMU ne corresponde en définitive à rien d'autre qu'à leur implantation naturelle.

Quelques semaines plus tard, lorsque les engins de destruction agglutinés devant le numéro 7 de la rue des Marnières donnèrent le premier coup sur ce qui avait autrefois été sa maison, Patrick Claque eut l'impression que c'était son propre cœur que la grosse boule d'acier venait de réduire en poussière. Il songea à sa piscine, à son jacuzzi, à la terrasse aux stores électriques qui l'avait aimablement accueilli à l'heure de l'apéritif, durant de si longues et si courtes années... Il songeait à tout ce qui avait fait sa joie, sa fierté, à tout ce qui avait été sa façon de vivre, à tout ce qui n'était désormais plus rien... Il songeait... Il songeait...

Plus loin sur le trottoir, emmenées par une Mme Rabouille qui se remettait encore de son électrocution – bien aidée en cela par un arrêt de travail qu'elle avait réussi par Dieu sait quelles manipulations à gonfler à quatre mois – un petit groupe de personnes applaudissaient. Patrick Claque reconnut M. Balloy et Mme Girard ; ils faisaient bien d'applaudir, ces deux-là... ça leur évitait toujours de penser à quel genre d'activités les deux autres moitiés de leurs couples pouvaient bien se livrer pendant ce temps-là. Il y avait aussi une grande femme, vieille et à moitié desséchée, qui arborait à côté d'une grosse croix pendue à son cou un énorme badge tout rond, où l'on pouvait lire « *Œuvrer pour un Monde plus Fraternel* », et qui entraînait dans son sillage une poignée d'humanistes hargneux et aboyeurs. Nathan Duval, lui, n'était pas là. M. Claque lui avait pourtant bien écrit, pour l'informer de l'évolution de sa situation. Mais il fallait croire que son histoire de maison agonisante n'était plus aussi vendeuse qu'avait pu l'être le premier tome, quand la même maison, encore bien en vie, n'en faisait qu'à sa tête.



Un deuxième coup de la boule d'acier abattit net le mur du milieu, celui séparait les chambres du salon. La cheminée s'écroula. M. Claque sentit se resserrer sur son bras la main de sa femme, tandis que retombait dans un murmure le nuage de poussière soulevé par l'annihilation de sa maison.

- Viens, Patrick, lui glissa-t-elle tendrement. On ne peut plus rien faire, maintenant.

- C'était une bonne maison, répondit M. Claque en tournant les talons et en repartant vers sa voiture, qui était garée un peu plus loin. Une bonne maison, qui n'avait jamais fait de mal à personne, ni à aucune autre maison. Tu le sais très bien. Ce n'est pas elle qui avait volé toute cette énergie. C'était une coïncidence. (Une idée lui vint tout à coup.) Tu crois qu'il y a un paradis pour les maisons ? Et s'il y en a un, tu crois que notre maison va y aller ?

Au même instant, un coup de tonnerre terrible résonna dans l'air, faisant vibrer tout le quartier. M. Claque se dit avec une pointe d'amusement que c'était une réponse, un signe que sa maison était bien montée au ciel, oui, et qu'elle avait même déjà commencé à emmerder le voisinage.

Enfin, c'est ce qu'il crut l'espace d'une seconde...

Parce qu'en entendant, presque aussitôt après, les cris horrifiés qui montaient dans son dos, M. Claque comprit qu'il se trompait, que sa maison ne lui avait envoyé aucune réponse, et que le coup de tonnerre terrible qui avait résonné dans l'air en faisant vibrer tout le quartier n'était pas du tout un coup de tonnerre, en vérité, mais quelque chose de beaucoup plus physique... de beaucoup plus terrien, si vous préférez...

Il se retourna, avec l'intuition réjouissante, pour ne pas dire jouissive, de savoir exactement quel spectacle l'attendait.

Il ne fut donc pas surpris de découvrir Mme Rabouille, agenouillée sur le trottoir, les mains plaquées sur ses cheveux – dont des touffes rebelles avaient tout de même réussi à se glisser par l'intervalle de ses doigts, ce qui lui dessinait autour du crâne une espèce d'auréole noir corbeau, presque satanique, que semblait hautement désapprouver la présidente de la secte « *Œuvrer pour un Monde plus Fraternel* ». C'était de cette Mme Rabouille en pleine gémissement qu'émanaient les longues plaintes stridentes et désespérées qui avaient suivi le coup de tonnerre qui n'en était pas un.

En suivant le fil de son regard, on arrivait tout naturellement sur sa maison, et l'on pouvait alors découvrir, à demi ensevelie sous un monceau de gravats encore fumants, une boule d'acier d'un bon mètre cinquante de diamètre, qui venait manifestement

d'éventrer le toit, la charpente, avant de finir sa course en pulvérisant la chambre de la pauvre martyre. D'une façon tout à fait surprenante, il ne restait plus de la pièce qu'une ampoule électrique, qui clignotait encore en se balançant au bout de son câble, ainsi qu'une collection de stylos bien trop gros pour écrire, que le choc avait éparpillés comme des cierges tout autour de cette drôle de chapelle. L'influence de Missile Cul-d'Igname était palpable.

M. Claque termina sa visite par la grue mobile. De son long bras métallique, qui se situait à bonne distance de la maison de Mme Rabouille, pendouillait un morceau de chaîne cassé tout net. Cela laissait deviner la parabole qu'avait dû suivre la boule d'acier pour atterrir là où elle avait atterri, et la conjonction des circonstances vraiment défavorables qu'il avait fallu réunir pour que cet endroit fût précisément la maison de Mme Rabouille. En vérité, une telle malchance tenait du miracle... Enfin, quand nous disons *miracle*... Les termes d'*envoûtement* ou de *malédiction* auraient été plus appropriés, se corrigea intérieurement M. Claque.

Et comme il formulait cette pensée, il entendit soudain une voix familière, affolée, lui parvenir de la grue.

- Non ! Non ! C'est pas moi se détruis la maison de barbouille ! Je s'étais me fait passer pour un ouvrier pour se terminer le travail de se déhypnotiser la maison qui claque, mais c'est la maison qui claque se me maudissait la boule s'est cassée ! C'est la maison qui claque c'est la faute ! Si c'est moi se me trompais quelque part, c'est de je se suis cru s'étais capable de se vaincre le sortilège, mais c'est trop fort pour ce que se sont mes compétences de José. Mais c'est la maison qui claque s'est tout manigancé !

Sous l'œil médusé des autres ouvriers, M. Claque vit alors s'extraire de la cabine de la grue la silhouette particulière de José Alvaro Suarèz. Il descendit quatre à quatre la petite échelle qui le séparait de la terre ferme, et, les bras en l'air, disparut à l'autre bout de la rue en glapissant des « C'est la maison qui claque ! C'est la maison qui claque ! ».

- En fin de compte, je ne suis pas sûre que notre maison soit montée au paradis des maisons, remarqua alors Mme Claque.

M. Claque sentit un rire franc et puissant monter en lui, et se répandre comme un baume sur toutes les souffrances accumulées depuis ces dernières semaines.

- Moi non plus, dit-il. Moi non plus.